

PORTRAITS

ET

Pastels Litteraires

PAR

JEAN PIQUEFORT.

SOMMAIRE.

PROLOGUE : L'Abbé Casgrain.—F. A. H. LaRue et M. Marmette.—L. H. Fréchette et H. Fabre.

QUÉBEC :
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU,
2, Rue Du Fort.

1873.

PORTRAITS

ET

Pastels Litteraires

PAR

JEAN PIQUEFORT.

QUÉBEC,
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU,
2, Rue Du Fort,

1873.

PORTRAITS

ET

PASTELS LITTÉRAIRES.

A bon entendeur, salut!

PROLOGUE.

Ceux qui se disputent l'honneur d'être les pères de la littérature canadienne ont évidemment trop bonne opinion de leur fille. S'ils la considéraient de plus près, ils n'en réclameraient pas si haut la paternité.

C'est une assez jolie fille, je l'admets, et quoique très faible encore, il y a lieu d'espérer qu'elle vivra. Mais elle est bien fluette et ses traits ne sont pas très distingués. Sa figure a quelque chose de commun que l'on se rappelle toujours avoir vu quelque part. Elle peut avoir des charmes pour ses parents; mais elle est bien loin d'être ce qu'on appelle une beauté. Elle manque de couleur, d'expression, de nerf et de vie.

Cependant, je suis de ceux qui croient

qu'elle grandira parce qu'elle est de bonne race. Elle est fière et digne, et ce n'est pas elle qui voudrait se traîner dans la fange ou l'on voit éclore tant de romans et de vaudevilles français. Elle est profondément religieuse et sa voix n'insulte pas Dieu, ni la religion.

Je puis affirmer la chose sans restriction; car les insulteurs de la religion dans notre pays sont rares, et comme la pluspart ne savent pas la grammaire, il ne peut pas être question d'eux quand je parle de littérature.

Ce qui distingue notre littérature, c'est son amour du beau et du vrai. *Le beau c'est le laid* n'est pas sa devise. Elle est un art et non pas un métier. Nos écrivains sont, à peu d'exceptions près, des poètes et non des machinistes. Nous n'avons pas pour les culs-de-jatte, les bossus, les courtisanes et toutes les autres laideurs physiques et morales ce goût particulier que nourrissaient Victor Hugo, Eugène Sue, Paul Féval, Théophile Gauthier et bien d'autres.

Elle possède le fond; il faut lui donner la forme. Or, son défaut capital, c'est de manquer d'étude.

Elle n'a pas assez de connaissances, et l'esprit de ses maîtres n'est pas suffisam-

ment meublé. J'en connais qui phrasent très-bien, et qui n'ont aucune érudition. Or, ceux-là pourront faire une bonne page, jamais un bon livre.

Mais toute jeune qu'elle soit, la littérature canadienne est pleine de promesses, et nous aurons droit d'en être fiers, quand elle sera parvenue à maturité. En attendant, indiquons, lui ses défauts afin qu'elle les corrige, et les qualités qui lui manquent, afin qu'elle puisse les acquérir.

La critique est à l'ordre du jour et M. l'abbé Casgrain en a posé les principes d'un ton magistral et sentencieux. Il veut qu'elle soit saine et vigoureuse, et qu'elle ne craigne pas de montrer les défauts à coté des beautés véritables.

" Le temps est passé, s'écrie-t-il, des
" panégyriques littéraires : ces ménage-
" ments, ces critiques à l'eau de rose qui
" avaient leur utilité, qui étaient même
" nécessaires il y a quelques années,
" quand les lettres canadiennes en étaient
" à leur début, seraient fatales aujour-
" d'hui. Ils n'auraient pour effet que
" d'endormir nos hommes de lettres dans
" une fausse sécurité, de les faire repo-
" ser sur des lauriers éphémères trop fa
" cilement conquis ; tandis qu'une vigou

“ reuse critique qui signalerait brave-
“ ment leurs faiblesses aussi bien que
“ leurs qualités, stimulerait leur ardeur,
“ épurerait leur goût, élargirait leurs
“ idées, en éclairant le jugement des lec-
“ teurs.

“ . . . . . . Pourquoi ne pas dire tout
“ haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-
“ il pas temps de séparer l'ivraie du bon
“ grain, de distinguer l'or du clinquant ?

“ . . . . . . Le temps est venu, croyons-
“ nous, d'agir avec liberté, d'apprécier
“ nos écrivains, non pas à leur valeur
“ relative, mais à leur valeur absolue ;
“ non pas entourés de circonstances qui
“ les étaient pour un temps, mais dans
“ l'isolement de l'avenir, alors que leurs
“ œuvres n'auront pour se soutenir que
“ leurs propres forces.”

Nous nous emparons de ces doctrines que nous croyons justes, et nous en ferons l'application aux œuvres qu'il nous sera donné d'apprécier, à celles de l'abbé Casgrain, comme aux autres.

On verra que nous serons plus fidèle à ces principes qu'il ne l'a été lui-même.

Nous ne critiquerons pas pour le plaisir de la chose, sans tenir compte des lois de la vérité et de la justice. Mais nous ne biaiserons pas devant les ridicules

dont se couvrent quelque fois des écrivains très-bien doués d'ailleurs. Nous ferons la part du talent avec toute l'impartialité qui doit distinguer la vraie critique, mais nous n'oublierons pas que l'écrivain a besoin qu'on lui indique ses défauts, plutôt que ses qualités, qu'il réussit toujours à découvrir lui-même.

Nous causerons et nous enseignerons. L'enseignement seul deviendrait ennuyeux, si l'on n'y mêlait un grain de causerie. Aux talents qui méritent des éloges et des piqûres, nous distribuerons des deux dans une mesure aussi équitable que possible. Pas de fausse réserve, pas de sous-entendus : nous appellerons les choses par leurs noms. Le vinaigre et le miel viendront l'un après l'autre, jamais mêlés. C'est dire que nous n'appartenons pas à l'*Opinion Publique*, où ces deux breuvages vont toujours ensemble.

Un pseudonyme, M. Placide Lépine, s'est aussi essayé dans la critique littéraire. Mais il n'avait pas même l'idée de la chose et ses *silhouettes* ne sont pas plus de la critique que M. Fabre n'est un homme d'état, ou M. Dessaulles un théologien. Cependant, il ne manquait pas d'un certain chic et il aurait réussi à amuser quelques lecteurs que nous n'en serions

pas surpris. Mais un farceur, même spirituel, n'est pas un bon critique, et, comme nous en aurons bientôt des preuves, il rend quelquefois ridicules ceux qu'il voudrait combler d'éloges.

C'est l'idée de bien des gens que plusieurs des heureux silhouettés ne sont autres que les silhouetteurs eux-mêmes. Nous le croyons pour notre part, et c'est pourquoi nous donnerons à leur œuvre conjointe plus d'attention qu'elle n'en mérite réellement. Nous tenons à démontrer au comité des *silhouetteurs-silhouettes* qu'il y a souvent du danger à parler de soi-même, et que l'encensement réciproque ne réussit pas toujours. Qui croit faire une apothéose, lance quelquefois un pavé.

Depuis que j'ai annoncé mes *Portraits et Pastels*, je reçois des lettres sans nombre et sans bornes. Députés, journalistes, poètes, orateurs demandent à grands cris des portraits de plein pied, et ils m'adressent leurs autobiographies revues, corrigées et annotées. Un conseiller municipal et un marguiller réclament la même faveur et affirment qu'ils se sont faits eux-mêmes et qu'ils sont parvenus sans intrigues à la haute position qu'ils

occupent. Un député *national* (je crois que c'est celui de Charlevoix) m'écrit : je confesse volontiers que je ne suis pas un Adonis ; mais quand je m'anime à parler, je ne suis point laid, et ma voix n'est pas du tout désagréable.

Messieurs, je reconnais vos mérites et je suis bien fâché que tant de gens les ignorent. Mais je vous avertis que je ne pourrai pas vous satisfaire tous.

Je ne veux pas faire comme ce flagorneur de Placide Lépine, qui promettait leurs silhouettes à cinquante personnes, sans excepter Buies, et qui ne voulait que se silhouetter lui même. Non, non, pas de blague, s'il vous plaît, messieurs les littérateurs. Vous n'êtes pas si nombreux, ni si illustres que vous croyez. Vous n'êtes pas trente, ni vingt, ni dix ; et qui veut un *portrait* n'est peut être pas digne d'un simple *pastel*. La vérité avant tout ; *nuda veritas*, disait Lépine qui a tant menti à son épigraphe, et que je ne veux pas imiter.

D'ailleurs je vous peins gratis ; vous n'avez pas le droit d'être exigeant. Si vous voulez absolument un portrait flatté, allez à l'*Evénement* et emportez une bonne bourse ; moyennant finances, vous ferez faire là tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Son âme a quinze ans......
Le Coulteux du Moleux.

I.

C'est à l'abbé Delille que Madame Le Coulteux du Moley appliquait ces paroles avec une vérité frappante. C'était un éloge et une critique : éloge, parce qu'il est beau d'être jeune et de conserver longtemps la candeur et l'innocence de ses quinze ans ; critique, parce qu'il vient un jour où il est à propos de vieillir et d'acquérir cette virilité qui est l'apanage et la gloire de l'homme.

Je crois pouvoir, sans injustice, faire l'application des mêmes paroles au littérateur distingué qui fait l'objet de ce portrait. Son âme a quinze ans. Il a toute la candeur, toute la naïveté et tout l'enthousiasme de l'enfance. Le moindre sentiment l'exalte, une chimère le passionne, une belle figure de rhétorique le jette dans une excitation fiévreuse. Il se grise de vives images et de mots sonores. On dirait qu'il se sent toujours des ailes, et qu'il n'est pas fait pour marcher sur la

terre comme les simples mortels, mais pour voler un peu plus haut que les oiseaux, dans les nuages. En un mot, à 40 ans, il est jeune, très jeune, trop jeune.

Le mot est lancé et je ne le retracte pas, quoique je sache parfaitement ce que l'on va objecter. "Dans notre siècle inondé de réalités, n'est-ce pas un grand mérite de conserver longtemps l'enthousiasme et la poésie du jeune âge ? Et n'est ce pas ce qui fait la gloire de notre abbé ? Lisez ses œuvres : c'est la fleur, c'est l'aurore, c'est le printemps. Voyez cette phrase ; n'est-ce pas joli ? Voyez ce style ; n'est-ce pas charmant ? "

Je ne conteste pas ces éloges mérités. Je soutiens aussi que cet écrivain est *charmant*. Mais, comme disait DeMaistre, j'entends que ce mot soit une critique.

Tout jeune qu'il soit de pensées et de style, M. l'abbé Casgrain se laisse volontiers appeler le père de la littérature canadienne, et Placide Lépine, qui probablement écrivait sous sa dictée, l'a proclamé pompeusement. Plusieurs fois, il a fait comprendre lui même que ce beau titre lui appartenait. Aussi, lui est il arrivé de parler de notre littérature comme un père de sa fille, et lorsque M. de Gaspé lui fit lecture des *Anciens Canadiens*,

c'est *au nom des lettres canadiennes qu'il lui sauta au cou et lui cria : merci !* Quel père n'en eut pas fait autant à la vue du riche héritage qu'un bienfaiteur inattendu apportait à sa fille !

A la première page de l'étude critique qu'il a publiée sur M. Chauveau, M. l'abbée Casgrain déclare que l'avenir de la littérature canadienne est assuré depuis 1860. Je me suis demandé pourquoi cette date plutôt qu'une autre et je me suis aperçu que cette année-là (1860) avait vu paraître les *Légendes*.

Certes, ce livre est très joli, et j'excuse volontiers M. l'abbé Casgrain de croire qu'il a fait époque dans l'histoire littéraire de notre pays. L'illusion était facile. M. l'abbé y faisait preuve d'un beau talent, et, comme de jeunes écrivains pleins de promesses firent leur apparition immédiatement après lui, il a pu croire qu'il les avait enfantés à la vie littéraire et leur avait donné l'essor.

Je crois, néanmoins, que c'est pure illusion de sa part, et que la littérature canadienne est née avant les *Légendes*. Mais si l'on prétendait simplement que sa fantaisie paternelle doit lui être pardonnée à cause de son amour des lettres canadiennes, je le concéderais volontiers. Car je

le crois véritablement ami de notre littérature, et s'il recherche un peu la scène et le bruit, il faut penser que c'est par intérêt pour elle et pour favoriser ses débuts dans le monde littéraire, comme un père s'impose des frais de représentation pour l'avenir de sa fille.

Aussi, accueille-t-il avec sympathie toutes les œuvres qui voient le jour, et son bonheur est centuplé lorsqu'il peut se rendre le témoignage qu'il y a contribué. Son désir de tous les jours ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient.

Ce désir est en parti réalisé, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de l'en féliciter ; car il y a là pour lui un danger réel, un écueil qui s'appelle le pédantisme littéraire, et je crains qu'il n'ait pas toujours su l'éviter. Il a formé avec quelques disciples une société d'admiration mutuelle-perpétuelle, et ce sont pour lui de mauvais amis littéraires. Ils ont leurs soirées où ils se lisent leurs œuvres, comme on faisait au seizième siècle, en France. C'est Ronsard et ses amis se croyant modestement les créateurs de la littérature canadienne. Ils s'applaudissent, ils se félicitent, ils s'admirent, ils s'encoura-

gent, et la correction fraternelle est inconnue chez eux. Ils conjuguent entre eux ce verbe favori : je te loue, tu me loues, il nous loue, nous nous louons, vous vous louez, ils se, vous, nous louent ! Ce culte ardent et réciproque de leurs qualités les empêche de voir leurs défauts et nuit au développement de leurs talents.

C'est un malheur pour l'abbé Casgrain, dont la plume est remarquable, mais susceptible de beaucoup de perfectionnements, comme nous le démontrerons bientôt.

Il est, je crois, le plus fécond de nos écrivains ; mais il n'est pas le plus parfait. Il unit de grandes qualités à de grands défauts. Il a une imagination très vive et une grande facilité d'élocution. Il possède la grâce, la hardiesse, la richesse et l'élégance de l'expression et une immense capacité d'invention. Son style est harmonieux, généralement correct et encombré de toutes les figures que la rhétorique possède.

Quels défauts ont pu prendre place au milieu de ces brillantes qualités ? C'est ce que nous allons voir dans un examen plus approfondi de ses œuvres.

II.

M. l'abbé Casgrain a un don naturel qui le pousse à écrire, comme l'oiseau à chanter. Et, si l'on me dit qu'il n'a pas seulement l'instinct, mais aussi les ailes de l'oiseau, je ne conteste pas. Seulement, il me semble que ce ne sont pas des ailes d'aigle, à moins que l'on ne soutienne qu'il a les ailes mais non les yeux de cet oiseau royal.

Le premier ouvrage de M. l'abbé Casgrain a révélé cette double faculté de sa muse de chanter et de voltiger. Les *Légendes* sont un chant, assez monotone d'ailleurs,—quoique répété avec grand accompagnement de variations—et une voltige alerte, exécutée sur une seule corde.

L'apparition de ce livre n'a pas causé tout l'effet que l'auteur attendait, quoiqu'il fût bien calculé pour cela. Car, c'est là une des faiblesses de notre excellent abbé ; il n'a pas la vertu de renoncement au succès. Au contraire, il adore le succès et il n'oublie rien de ce qui peut y conduire. Il connait à fond toutes les ficelles qui peuvent servir à hisser un auteur sur le pavois et il ne dédaigne pas de les employer quand il met au jour une œuvre nouvelle.

Il ne tient pas non plus pour méprisable le succès qui rapporte un peu d'argent, et, de tous nos littérateurs, il est probablement le seul qui ait sû retirer de bons bénéfices de sa littérature.

Pour se convaincre que, dans l'esprit de l'auteur, les *Légendes* étaient un livre à effet, il suffit de parcourir la table des chapitres: *Apparition! Silhouette! Mort! Vision! La Vesprée! Agonie! Lamentation! Rêve! Sang! Serpent! Hallucinations! Le Mirage du Lac! Un Esprit! Comme un luth d'ivoire! Course! L'écho de la montagne! Une âme défleurie! Les visions! Gazelles et tigres! L'orchestre infernal!*

J'en passe quelques uns assez ronflants!

On ne voit rien d'aussi féérique dans les *Mille et une nuits* ou dans les *contes d'Hoffmann.* Il faut dire que les *Légendes* sont aussi des contes, avec une physionomie romantique très prononcée.

Si des chapitres je passe aux épigraphes, le fantastique grandit et la tendance à l'effet devient plus manifeste encore. Ils sont a lire et j'y renvoie le lecteur, qui pourra constater en même temps que la ponctuation ne le cède en rien à la prétention littéraire.

Malgré tout cet appareil, les *Légendes* n'ont pas créé toute la sensation désirée.

Si peu expérimenté que soit le lecteur canadien, il a deviné tout ce qu'il y avait de factice, de convenu, de maniéré dans cette éclosion soudaine de poésie lyrique et dramatique.

Il serait trop long d'entrer dans un examen critique détaillé de chacune des trois légendes qui composent le volume. Une grande partie des observations que nous aurons à faire sur l'une d'elles s'applique, d'ailleurs, aux deux autres, et c'est pourquoi nous nous bornerons à feuilleter un peu la *Jongleuse* et la *Fantaisie* qui lui sert de prologue.

C'est l'œuvre capitale du poète. Il y a mis toute son habileté de ciseleur, toute sa force d'artiste, toute sa richesse de coloriste. Il a voulu élever son monument, bâtir ses colonnes d'Hercule, et il a cru qu'il avait réussi. Il s'est trompé. La *Jongleuse* forme à elle seule plus de la moitié du volume, mais ce n'est pas la mieux remplie. La *Fantaisie* porte bien son titre, mais n'est pas à sa place. L'auteur sentait le besoin de parler un peu de lui-même et de placer quelque part des phrases faites depuis longtemps. Elles étaient si fleuries, ces chères phrases ! Elles avaient tant ébloui leur père lors de leur éclosion ! Il n'était pas possible

2

de les laisser plus longtemps sous le boisseau.

C'est l'excuse qu'il peut invoquer pour avoir mis au jour des phrases comme celle ci :

" O joies de ma blonde enfance ! co-
" lombes de mon cœur hors du nid
" envolées—ne ferais je donc plus jamais
" résonner mes sourires sur vos ailes fré-
" missantes !"

Faire *résonner ses sourires* sur les ailes frémissantes des *colombes de son cœur* qui sont les *joies de sa blonde enfance* ! C'est véritablement trop fort, et les licences poétiques doivent avoir un terme. Si vous le dépassez, vous tombez dans le galimatias des *Précieuses Ridicules*.

Malheureusement cette phrase n'est pas isolée ; il y en a de semblables dans beaucoup de pages de la *Fantaisie* et des *Légendes*.

Lisez encore la suivante :

" C'est que partout se dressait devant
" lui le *fantôme hideux* d'une société
" *pourrie ;—ulcère gangrené,—cadavre fé-*
" *tide*, auquel une dernière secousse gal-
" vanique communique un reste de
" vie ;—*spectres aux formes grêles, au*
" *front imbécile, au teint hâve et livide,*
" *au regard glauque et vitreux*, suant le

" vice et la débauche à travers une *peau*
" *voltairienne.*"

Toute cette phrase ronflante et bourrée d'épithètes manque de naturel et elle étonne chez un auteur, ordinairement si gracieux. *Peau voltairienne* est de mauvais goût, surtout quand elle recouvre un spectre. Il répugne aussi de voir un *fantôme* qui est en même temps *ulcère*, *cadavre* et *spectre !*

Je continue la citation :

" Le voyez-vous, là-bas, branlant une
" tête décrépite, ivre du vin de tous les
" crimes et cheminant à travers le siècle
" en écorchant, à chaque pas, ses mem-
" bres chancelants sur les débris des
" croix et des sceptres !

" Entendez-vous, au sein de la nuit, sa
" voix qui tinte comme un glas funèbre,
" *bavant d'une lèvre édentée* le blasphème
" et le sarcasme ! "

Ouf ! n'est-ce pas fatiguant à lire ! Et que pensez-vous d'une *voix* qui *bave*, mais qui *bave* d'une *lèvre édentée* ?

Maintenant si le lecteur est curieux de savoir quels blasphèmes *bavait* cette *voix à la lèvre édentée*, il pourra lire aux pages 221 et 222 des *Légendes* des vers d'Alfred de Musset, qui sont peut-être les plus beaux de la langue française et qui

ne contiennent absolument rien de blasphématoire. Ce qui n'empêche pas notre écrivain d'ajouter :

" Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements d'enfer."

Dieu nous fasse des monstres semblables ! Et pourvu qu'ils nous disent d'aussi beaux vers, je leur pardonnerai d'être *fantômes—ulcères—cadavres— spectres* et de se couvrir d'une *peau voltairienne.*

Je prends ces phrases au hasard, et je pourrais en citer d'autres dans cette même *Fantaisie*, où la folle du logis se promène avec beaucoup trop de liberté.

II.

On dirait que l'écrivain redoute la fadeur et qu'il la confond avec la simplicité et le naturel de l'expression. Or, ces mots ne sont pas du tout synonimes. Il arrive même, quelquefois, que le style fleuri est très fade. La Scudéri en a donné bien des preuves et j'en pourrais montrer d'autres dans les *Légendes*. Du style fleuri qu'on affectionne, on glisse si facilement dans la prolixité et l'enflure.

J'en ai déjà cité des exemples. En voici d'autres tirés de la *Jongleuse*.

Il s'agit de nous faire entendre le chant de cette étrange *Dame aux Glaïeuls* (imitation de la *Dame aux Camélias*). On va voir que c'est compliqué et qu'il faut être plus qu'artiste pour analyser cette musique extraordinaire :

" Au moment où la nouvelle lune se " lève, de vagues et lointaines rumeurs, " mêlées au coassement monotone des " grenouilles, s'élèvent des plantes aqua- " tiques.

" Voix surnaturelles qui semblent sur- " gir du fond des eaux ;—incantations " mystérieuses, d'abord indécises, puis " s'élevant peu à peu et se prolongeant " sur les flots en mélodie tour à tour " suave comme des voix d'enfants, ou " voilée comme la brise du soir, parmi " les halliers ;—mais parfois, aussi, écla- " tante et terrible, comme le rugissement " de l'ours blessé, ou comme le roule- " ment du tonnerre ou des cataractes."

Un peu plus loin, la description recommence. C'est " un son étrange et vague, " d'abord à peine perceptible, puis se " rapprochant, devenant plus distinct, et " se prolongeant sur les flots en molles " ondulations, pour s'éloigner, osciller " encore et s'évanouir un instant après.

" Longtemps, ces mystérieuses vibra-

" tions, qui semblaient tantôt descendre
" des nuages, tantôt remonter du fond
" des cavernes de la mer, ou s'échapper
" d'une conque marine, ou filtrer à tra-
" vers le treillis des bois, voltigèrent en
" notes intermittentes parmi le silence
" solennel de la nuit."

Dans la page suivante, nouvelle analyse du mystérieux chant :

" C'était une sorte d'incantation fan-
" tastique, qui empruntait à la sombre
" majesté de ces heures solennelles et à
" son origine inconnue un singulier ca-
" ractère de merveilleux et de surnatu-
" rel ;—sorte de mélopée, tantôt plainti-
" ve et rêveuse, noyée de mystère et de
" mélancolie, ondulant sur la lame, flot-
" tant dans l'atmosphère et se perdant
" dans les plis de la brume,—soupirs infi-
" nis,—échos de voix d'anges—rêves
" d'enfants au berceau,—chant des cour-
" lis ;—ou bien, vive et légère, découpée
" en frileuses dentelles de sons, montant
" et descendant en spirales aériennes—
" groupes de notes folâtres se tenant par
" la main ;—et puis, tout à coup, triste et
" morne, comme le vent d'automne qui
" brame dans les ramées, comme l'hymne
" funèbre sur les tombes ;—ou, fanfare
" inouïe, vibrant comme un cuivre."

Qu'on place maintenant en regard ces trois descriptions et l'on verra qu'elles diffèrent peu. Ce sont les mêmes images et parfois les mêmes mots.

Dans l'une, ce sont *des voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux ;* dans l'autre, ce sont *de mystérieuses vibrations qui semblent remonter du fond des cavernes de la mer.* Ici, ce sont des *incantations mystérieuses ;* là, c'est *une sorte d'incantation fantastique.* Dans la première, l'incantation est *d'abord indécise, puis s'élevant peu à peu et se prolongeant sur les flots en mélodie suave comme des voix d'enfants.* Dans la seconde, elle est *d'abord imperceptible, puis se rapprochant, et se prolongeant sur les flots en molles ondulations.* Dans la troisième, on la retrouve *ondulant sur la lame,* et comparée à *des rêves d'enfants au berceau.* Puis, vient cette *mélopée, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes !*

Si ce n'est pas là abuser de la métaphore, je déclare ne plus connaître la signification des mots. Il est encore possible que l'on trouve élevé ce qui me paraît long ! Cela dépend du point d'où l'on regarde, et, pour certains esprits, la longueur peut être synonime d'élévation.

Mais, en vérité, trois ou quatre pages consacrées à l'analyse d'un chant, ou d'une incantation, qui, en définitive, n'est ni un chant, ni une incantation, ni autre chose, cela me semble un abus.

Un défaut capital des *Légendes*, c'est la pompe du style. L'auteur a cru qu'il faisait un poëme épique, et il a pris pour modèle le style du *Paradis Perdu* ou des *Martyrs*. C'est un non-sens et un manque de goût absolu. Une nouvelle citation démontrera la vérité de cette critique.

Madame Houel descend le fleuve en canot, la nuit, et elle interroge l'un des canotiers, un sauvage, sur le compte de la *Jongleuse*. Voici ce que j'appelerai le prélude de la réponse du sauvage :

" Le Mirage du Lac qui dort sur les
" genoux de la Fleur des Neiges est plus
" beau que le nénuphar blanc des gran-
" des eaux.

" Le lac où se mirent la folle avoine
" et les roseaux du rivage est moins limpi-
" de que ses yeux et son regard est plus
" brillant que l'étoile du soir.

" Ses lèvres sont deux grappes de frai-
" ses mûres et ses dents sont des flocons
" de neige.

" Les lianes, au printemps, sont moins
" flexibles que sa chevelure.

“ Aussi, quand la Fleur-des-Neiges con
“ temple le jeune Visage Pâle, le sou-
“ rire est-il sur ses lèvres et ses yeux sont-
“ ils pleins de larmes de tendresse.

“ La Fleur-des Neiges serait elle donc
“ aujourd'hui lasse de la vie de son
“ enfant ?

“ Ne sait-elle pas que pour évoquer
“ celle que la jeune oreille du Mirage du
“ Lac a entendue et que ses yeux ont
“ vue, il suffit de prononcer son nom ? ”

Est-ce ainsi que parle la nature ? Certainement non. Vainement dira-t-on que les sauvages parlaient un langage figuré : ils y mettaient de la mesure, de l'à-propos et beaucoup moins de recherche. Ces phrases sont très jolies d'ailleurs, et seraient peut-être tolérables dans un poëme épique. Mais le style de la légende doit être simple sans trivialité, élégant sans enflure. Quelque somptueuses qu'elles soient, les bouffissures sont toujours un défaut et la richesse du coloris ne rend pas l'enflure élégante.

M. Casgrain se répète volontiers. Il a des mots qu'il affectionne : le turban des Laurentides, le turban des créneaux de Québec, etc., etc. Dans la *Jongleuse*, il dira que son héros *avait des muscles d'une force peu commune et des bras d'une lon-*

gueur démesurée, et que son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de Canotier. Et, plus loin, dans la même légende, il répètera sans paraître s'en apercevoir : *que la nature avait doué son héros d'une force musculaire exceptionnelle et avait développé ses deux longs bras d'une manière démesurée, et que son habileté à conduire un canot lui avait valu le surnom de canotier.*

Je pourrais multiplier les citations. Mais il me semble qu'il y en a assez pour démontrer en quoi le style des *Légendes* est défectueux. Ce qui lui manque surtout, c'est la simplicité, la précision, le naturel et le goût. A chaque ligne on sent le travail, et un travail pénible. C'est forcé, exagéré, hérissé de chevilles, chargé d'enluminures. Chez un prêtre, surtout, on s'attend à plus de sobriété dans le style, à moins de caquet et à moins de passion pour la métaphore.

Malgré ces défauts, il y a dans les *Légendes* de bien belles pages, toutes ciselées avec un art infini, et ce serait un beau livre s'il était réduit de moitié. Si j'avais le goût excessif de leur auteur pour la métaphore, je résumerais mon jugement sur les *Légendes* en les appelant des *dentelles de sons* et des *spirales* de mots sonores.

III

M. l'abbé Casgrain est poète. Mais il l'est plus en prose qu'en vers et *les Miettes* sont le moins poétique de ses ouvrages. La versification le gêne et tue chez lui la poésie, qui dans sa prose, coule à pleins bords.

Les Miettes sont un petit recueil de vers dont il a fait une édition soit-disant *intime. Le Manoir* et *le Portrait de mon père* en sont les meilleures pièces. En voici quelques strophes réellement belles :

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon
Séjour béni, [père ;
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil.

....

Il est là, dans son cadre, au vieux mûr suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme mais austère,
Le regard plein de feu dans l'espace perdu :
Toujours je l'ai vu là ce portrait de mon père

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et parait se mouvoir
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

Les *Miettes* ne contiennent pas assez de

ces beaux vers. Après le *Portrait de mon père*, vient une espèce d'épitre " *A ma sœur* " qui me parait faible et prétentieuse. Elle n'est pas dans le style propre de l'épitre. Elle manque de goût et d'une certaine délicatesse de sentiment qui aurait dû voiler davantage cette peinture un peu..... beaucoup *intime ;* je souligne quelques mots.

" Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes *blonds* cheveux épars sur ton corsage noir
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi
Je cherche *alors à lire* au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte *a* laissée.
Seras-tu *grande dame, en un salon doré,*
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, *entraînée au bras d'un cavalier,*
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, *plus belle que la rose*
Sous les tièdes rayons du printemps fraiche éclose?
Puis, lasse, *retirée au fond de ton boudoir,*
Après avoir joui de tes *succès du soir,*
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?
Vis-tu briller l'éclat de la *fleur d'oranger*
Que pose sur ton front quelque *jeune étranger,* (1)

---

(1) Je constate avec plaisir que le mot *jeune* a substitué au mot *noble,* qui se trouvait dans la pièce, lors de sa première publication.

Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait *résonner tout bas* le nom de fiancée :
Et marchent aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant te conduit à l'autel ?

Le *Canotier*, sauf quelques vers, est empreint de naturel et de grâce, et bien supérieur au *Coureur des Bois* dont quelques quatrains rappellent la manière de M. A. Marsais.

Quelques autres poésies, contenant de belles descriptions et un charmant récit, en prose, d'une visite au Cayla complètent le petit volume des *Miettes*, qui, en définitive, démontre que l'abbé Casgrain manie mieux la prose que les vers.

Après la publication des *Miettes*, il circula dans le public un couplet de chanson dont voici le refrain :

Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Malurette ;
Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Maluré.

L'abbé en fut vexé, et pour mettre fin à l'épigramme, il publia le poème de *Chilon*. Pour mieux prouver que cela n'était pas une miette, il le fit imprimer en gros caractères sur du papier très épais, afin d'en former un volume. Malheureusement, l'incendie de la maison Brousseau réduisit *Chilon* en miettes—je veux dire en cendres.

IV.

Je crois avoir dit que l'abbé Casgrain ne vieillit pas. Il ne faudrait pas en conclure qu'il ne progresse pas—ce qui n'est pas la même chose. On ne peut nier qu'il a fait un grand pas depuis les *Légendes*, en substituant les études historiques à la littérature légère.

Ses *Biographies* et l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* lui assurent un rang distingué parmi nos historiens. Il a la passion de l'étude et c'est une jouissance pour lui de consacrer ses loisirs et ses veilles aux recherches historiques et archéologiques. Or, il sait mettre à profit les travaux qu'il s'impose—on lui reproche même d'accaparer quelquefois ceux des autres,—nul doute, par conséquent, qu'il ne possède la science nécessaire à l'historien. La question est de savoir s'il a les autres qualités qu'il faut posséder pour bien écrire l'histoire et particulièrement les vies des saints.

J'ai devant moi l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* et je dois avouer que je me sens un peu embarrassé en présence de ce volume. Je comprends que ce n'est plus un ouvrage d'imagination comme les *Légendes*. Il s'agit d'une œuvre sérieu-

se, entreprise dans un noble but, et conduite avec courage, science et labeur.

Et cependant, le dirai-je ? cet ouvrage ne me satisfait pas entièrement. J'aime les vies des saints et je lis celles qui sont bien faites avec le même intérêt qu'un roman. Je les parcours avec joie et avidité, et il y a telles histoires dont je ne puis interrompre la lecture sans chagrin.

Je citerai comme modèles l'*Histoire de sainte Chantal* et celle de *sainte Monique* de l'abbé Bongaud, que je viens de lire. Quels chefs-d'oeuvre ! Et qu'il fait bon de se sentir catholique et français, lorsqu'il nous est donné de lire ces beaux ouvrages ! On les savoure avec bonheur, et malgré toutes les beautés du style, qui est admirable, c'est encore une fête du cœur, plutôt qu'une fête de l'esprit. Tout lecteur qui lira ces livres se sentira meilleur et attiré vers la vertu par une force invisible.

Comment se fait-il que l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* ne produise pas la même impression sur moi ? Comment se fait-il que je puisse parcourir tout ce gros volume sans verser une seule de ces larmes douces qui sont les applaudissements du cœur ? Telle est la question que je me pose et à laquelle je voudrais répondre.

Il me semble que la conception du plan laisse à désirer, qu'il y a des lacunes à combler, des points obscurs à éclaircir.

Le sujet était magnifique dans son ensemble, très varié dans les détails, rempli de faits intéressants. Comme sainte Chantal, la bienheureuse Marie de l'Incarnation a d'abord vécu dans le monde. Elle a été épouse et mère avant de se consacrer à Jésus-Christ. Une partie de sa vie s'est écoulée dans l'ancien monde, et, bientôt, obéissant aux inspirations de la divine Providence et possédée du zèle apostolique, elle traverse les mers, et vient finir ses jours dans un pays sauvage, après avoir accompli toutes les œuvres merveilleuses pour lesquelles Dieu l'avait suscitée.

Certes, il y a bien peu de saints dont la vie soit si belle à raconter, et, malheureusement, je crois avec sincérité, malgré les mérites de l'ouvrage que j'apprécie en ce moment, que la vraie Histoire de la Mère de l'Incarnation est encore à faire.

On trouvera peut être ce jugement sévère, et, cependant, je suis convaincu qu'en y regardant de près on finira par l'accepter. Qu'on relise attentivement cet ouvrage, sans parti pris d'admirer, et

l'on s'apercevra sans travail qu'il est défectueux dans le fond et dans la forme.

L'auteur a su faire de bien jolies phrases ; mais il n'a pas su nous faire aimer son héroïne. Il a mal choisi les faits qu'il fallait grouper et les détails qui devaient intéresser le lecteur. Plusieurs fois dans le cours du récit, on rencontre des détails qui choquent, et l'on se demande si la Mère de l'Icarnation n'aurait pas pu agir autrement.

Il va sans dire que ce n'est pas elle que je blâme ici, mais son historien qui n'a pas su justifier et faire admirer tous les faits qu'il raconte.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici comment il justifie le mariage de la sainte femme. Il nous la représente, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, *entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse, et s'en ouvrant à sa mère qui lui en témoigne beaucoup de joie.* Cependant, deux ans après, *ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, pour lequel elle éprouve une répugnace extrême.*

Elle demeure interdite ; mais, *par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'ose pas élever la voix, ni contrarier leur volonté.*

" Ma mère, dit-elle, puisque c'est une
" résolution prise et que mon père le veut
" absolument, je me crois obligée d'obéir
" à sa volonté et à la vôtre ; mais si
" Dieu me fait la grâce de me donner un
" fils, je lui promets dès à présent de le
" consacrer à son service ; et si, ensuite,
" il me rend la liberté que je vais per-
" dre, je lui promets de m'y consacrer
" moi-même. "

Les contradictions et les invraisemblances que ce récit contient sont pour le moins singulières. Il est étrange que cette jeune fille, qui se sent une vocation *irrésistible*, n'ose pas élever la voix, et plus étrange encore qu'elle se marie avec un secret désir de redevenir libre.

Plus tard, lorsqu'elle est mère, sa conduite à l'égard de son fils est aussi inexplicable, et pour ma part je ne puis ajouter foi au récit de sa séparation d'avec son fils, et du discours solennel qu'elle lui adresse à cette occasion.

Ou l'historien a été trompé, ou bien il a omis des faits qui justifierait ceux qu'il raconte. Une chose remarquable, c'est qu'il parait avoir eu à cœur de cacher constamment la nature sous le surnaturel. Dans Marie de l'Incarnation, il n'a pas montré la jeune fille, ni l'épouse, ni

la mère ; il jeté sur ces divers états le voile de la religieuse, à travers lequel ils ne peuvent qu'apparaître sous un jour faux.

C'est là un grave défaut. Il y a dans le cœur et dans la vie des Saints, un côté humain qu'il est non seulement attrayant, mais salutaire de révéler. Si vous le cachez, vous placez les Saints à une telle hauteur dans la vie surnaturelle, que le lecteur perd tout espoir d'y atteindre jamais, et votre livre ne peut plus exercer la saine influence qu'il devrait.

Mgr Dupanloup a exprimé la même idée dans sa lettre à l'abbé Bougaud, à l'occasion de l'*Histoire de Sainte Chantal* :

" C'est encore un défaut capital et trop " commun aux hagiographes de nous re- " présenter les saints si dépouillés de ce " qui est humain, qu'on se demande vrai- " ment si c'est bien là un homme, un " fils d'Adam, un être de chair et d'os " comme nous. Le grand intérêt, et la " grande vérité de votre livre, au con- " traire, c'est que le côté surnaturel, dans " cette vie, n'absorbe pas le côté naturel ; " c'est que la femme, la fille, l'épouse, la " mère, la veuve apparaissent tour à tour " dans la sainte ; c'est que la lutte de la " nature et de la grâce et les progrès de

" la vertu y sont constamment visi-
" bles."

L'auteur canadien a trop voulu montrer la sainte, et il a trop négligé la femme, c'est-à-dire ce côté naturel par lequel Marie de l'Incarnation se rattachait à la terre. Le récit de ses ravissements et de ses extases peut être bien beau ; mais celui de ses œuvres a pour nous plus de charme et d'édification.

J'aurais à faire bien d'autres observations, touchant au fond de l'ouvrage ; mais je me hâte et j'arrive à l'examen de la forme.

J'ai déjà dit qu'elle est moins imparfaite que celle des *Légendes*. Le style est plus grave, plus sobre et moins esclave de l'imagination. Mais hélas ! la vanité de l'écrivain s'y montre encore, et il y a des pages qui semblent bien plutôt faites pour la glorification de l'auteur que pour celle de l'héroïne. Il y a des phrases où l'écrivain semble dire : ici, ce n'est pas la sainte, mais moi qu'il faut contempler. Les images, les figures de toutes sortes y sont répandues avec profusion. La période y est toujours cadencée, apprêtée et empesée, et l'on dirait qu'il a horreur de ce style simple et précis qui convient à l'histoire.

Illustrons ce blâme par une seule cit tion :

" Souvent, à la suite de ces transports,
" toutes ses puissances intérieures sem-
" blaient tout-à-coup se taire et demeu-
" rer suspendues. Alors, dans le silence
" de toutes ses facultés, s'élevait, des pro-
" fondeurs de son âme, comme une douce
" mélodie, dont chacun de ses soupirs
" semblait les suaves ondulations. On
" eut dit que chaque fibre de son être
" était autant de cordes d'un instrument
" invisible que venait toucher en secret
" l'ange du pur amour, et dont les accords
" ravissaient les chœurs célestes et char-
" maient les oreilles de Dieu.

" La nuit même n'interrompait pas ces
" mystérieux concerts : des visions bien
" heureuses venaient visiter son sommeil,
" et, dans un demi-repos, elle entendait
" chanter sans cesse ces voix intérieures ;
" quelquefois même elle en était com-
" plètement réveillée. Ainsi, son âme
" ressemblait à ces harpes éoliennes, sus-
" pendues aux arbres des forêts, dont les
" cordes résonnent encore longtemps
" après le passage des brises nocturnes.
" Ainsi, dans les splendides basiliques,
" quand l'orgue vient de se taire et que
" l'encens des solennels sacrifices mont

" encore dans les voûtes silencieuses,
" longtemps les derniers échos des chants
" sacrés se prolongent à travers les arca-
" des aériennes et les ogives, et se ber-
" cent parmi les ombres du soir."

On admettra sans peine que le style historique ne doit pas s'affubler de semblables banderolles. C'est décrire d'une manière singulièrement compliquée ce qui se passe dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, et les *mystérieux concerts* qu'on y entend ont le tort grave de ressembler aux *incantations* de la *Jongleuse*. On y reconnait encore la *douce mélodie* aux *suaves ondulations*, *se prolongeant*, non plus en *spirales aériennes*, *parmi le silence solennel de la nuit*, mais *à travers les arcades aériennes parmi les ombres du soir*.

Il y a, malheureusement, un bon nombre de pages dans ce style. L'*Introduction*, surtout, en est presque entièrement composée. L'idée mère de l'*Introduction* était très belle. C'était de représenter la société naissante, en Canada, dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon. Dix pages de belle prose auraient suffi au développement précis de cette idée et auraient pu être un portique superbe du temple qu'il voulait éle-

ver à la gloire de la Mère de l'Incarnation. Mais l'abbé Casgrain s'est laissé emporter par sa fougueuse imagination et il a noyé sa pensée dans soixante dix pages d'une amplification de rhéteur.

Je conclus que M. l'abbé Casgrain fera bien de méditer ce petit passage de Fénélon : " L'histoire perd beaucoup à être " parée. Un bel esprit méprise une his- " toire nue ; il veut l'habiller, l'orner de " broderie et la friser. C'est une erreur."

Et aussi ces lignes de Mgr. Dupanloup : " Combien il est déplorable, quand on " ne voudrait voir devant soi qu'un saint, " de se trouver en face d'un écrivain qui " s'évertue à faire des phrases, à farder, " pour ainsi dire, à friser ces grandes " figures ! "

Je crains de tomber dans la même ornière que l'abbé Casgrain, la longueur, et je cours aux *Biographies*, dont je ne dirai qu'un mot.

J'y retrouve l'écrivain toujours le même : un beau talent très imparfait, brillant sans être spirituel, élégant et souple, mais pas attique ni malin, chatoyant mais peu varié.

Les savants nous ahurissent de leurs lubies et de leur technicologie. M. Casgrain nous impose quelquefois un ennui

du même genre ; il nous exhibe pour l'effet une espèce de bric-à-brac littéraire, qui, en réalité, nuit à l'effet. L'excessive recherche de l'art dépare la vérité et la beauté réelle de l'histoire.

C'est une des causes de la monotonie qui enveloppe la diversité de ses œuvres. Qui a lu une de ces biographies, connaît les autres.

Il donne presque toujours à ses héros des poses exagérées. Ce défaut, très frappant dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, est aussi remarquable dans les *Biographies*. Il décrit toujours avec pompe les circonstances les plus ordinaires de la vie. Pour lui, une maison n'est pas une maison, mais un manoir ; et si le manoir a une tourelle ou quelque portique, etc., etc., c'est un château. Une petite lisière de terre devient, sous sa plume, une seigneurie ; la moindre tapisserie lui paraît ornée de *figurines* — comme au manoir d'Haberville ; et si vous lui faites la faveur d'une petite promenade dans quelque vieux wagon attelé de quelque vieux cheval blanc, il vous en remerciera par cette phrase : " comme au *temps jadis*, une " *blanche haquenée* conduisait le *carosse* " *antique*, *orné des armoieries* de la fa

" mille : On se serait cru au temps de
" Louis XIV.

Pour résumer ce qui me reste à dire sur l'historien, je dirai que l'histoire n'est pas véritablement son genre. Il est né romancier. Il a le talent qui convient au roman : l'imagination, l'invention et une connaissance profonde de ce que l'on pourrait appeler les *machines dramatiques*.

Sa pente naturelle le pousse au roman chrétien et je ne vois pas pourquoi il n'est pas entré dans cette voie. Il a devant lui les plus beaux modèles en ce genre. Fabiola, Callista, Aurélia, Virginia sont des romans magnifiques qui instruisent et qui édifient.

M. Casgrain a visité l'Italie et étudié Rome. Ne pourrait-il pas trouver dans les premiers siècles de l'Histoire de l'Église de pieuses légendes et de dramatiques histoires qui serviraient de canevas à des romans délicieux ?

Je l'engage à y penser et il y trouvera sa veine.

M. Hector Fabre, qui est un critique délicat, a fait l'appréciation de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* et il y a trouvé comme moi, *de la déclamation dans le style, l'amour de certains mots sonores dans*

la phrase, le respect du convenu dans le récit, le culte de la pose dans ses héros. Il déclare avec beaucoup de ménagements et d'euphénismes que cette *Histoire* demande un *complément* et il donne à l'écrivain, en terminant, ce conseil, qui ne manque pas de sel attique.

" Qu'il cherche les belles pensées, et
" les belles paroles, pour les dire, lui
" viendront comme par surcroit ; mais
" qu'il ne cherche pas d'abord les mots,
" car lorsque le moment viendra de s'en
" servir, les pensées lui feront défaut, et il
" lui faudra les couvrir de la pourpre des
" lieux communs, tout étonnés de se
" trouver si bien vêtus."

Tout récemment, M. l'abbé Casgrain s'est révélé comme critique. Il a publié une espèce d'étude littéraire sur M. Chauveau, qu'il annonçait comme étant la première d'une série, soudainement interrompue.

On lui a prêté, à cette occasion, certain ressentiment politique, certain intérêt de famille. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de vrai dans ces imputations; mais, ce qui est certain, c'est que l'abbé Casgrain ne fait pas mystère de ses opinions politiques et qu'il prétend appartenir au parti *national.* Il est annexion-

niste dans toute la force du mot, et il le déclare à qui veut l'entendre, hélas!

Il fut un temps, qui n'est pas encore *perdu dans le crépuscule de son enfance*, où il entretenait d'autres idées. Je trouve, à la fin de l'*Introduction* à l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, l'éloquente prédiction que voici sur la République Américaine :

" La parole du Comte de Maistre se réalise sous nos yeux. " Laissez donc " grandir cet enfant au maillot," avait-il dit, un jour, indigné de la *stupide* admiration qu'on prodiguait aux *prétendus progrès* des États-Unis. L'enfant a grandi depuis ce jour ; et sa tombe est si près de son berceau, que ses langes pourront lui servir de linceul. Bientôt, cette grande République, fondée sur le sable, morcelée en cent petits états, comme l'Amérique du Sud, dévorera elle-même son influence, et avec elle celle du protestantisme."

C'est très-bien dit ; mais aujourd'hui l'abbé Casgrain ne le trouverait plus si bien pensé. Il n'appellerait plus *stupide* un sentiment qui est devenu le sien, et il ne placerait plus si près de son berceau la tombe de la *nation-modèle*.

Les opinions, je devrais peut-être dire

les sympathies politiques, ont déteint sur l'historien et changé ses idées. Il est bien regrettable qu'il ait glissé sur cette pente, qui l'a déjà conduit à des déclamations creuses et fausses.

C'est ainsi que, dans la biographie de M. de Laterrière, il a pu écrire les lignes suivantes : " Les hommes ambitieux qui " triomphent aujourd'hui sur la ruine de " la chose publique, et que l'histoire inex- " orable marquera au front d'un fer rou- " ge, ne purent jamais trouver en lui un " instrument servile. . . Ces hommes sont " parvenus un instant à égarer l'opinion " publique ; mais quarante années consé " cutives de dévouement à la patrie for- " ment un monument de granit contre " lequel viendront se briser les plumes " stipendiées qui auraient voulu le dé- " truire."

On pardonnerait ces tirades démagogiques à M. L. H. Fréchette ou à M. Dessaulles ; mais elles sont déplacées dans la bouche du premier vicaire de Notre-Dame de Québec.

Ces tendances politiques de l'abbé Casgrain et une certaine rivalité littéraire ont été cause qu'il n'a pas été juste à l'égard de M. Chauveau. Sa critique est mesquine et manque d'impartialité. J'au-

rai occasion de le démontrer, lorsque je peindrai l'auteur de *Charles Guérin.*

Il a été plus partial encore sous le pseu donyme de *Placide Lépine*, si toutefois les *Silhouettes Littéraires* peuvent lui être attribuées, ce qu'il y a cent raisons de croire. On m'objectera qu'il n'aurait pas écrit son propre portrait. Néanmoins, qu'on veuille bien considérer qu'il y a dans la *silhouette* de l'abbé Casgrain par *Placide Lépine* des détails intimes que l'abbé seul pouvait vraisemblablement connaître et qui ont dû être écrits sous sa dictée.

Quoiqu'il en soit, prenant pour établi qu'il est l'auteur, ou l'un des auteurs des *Silhoultes Littéraires*, nous y trouverions une preuve de plus que la critique n'est point son fait, et qu'il n'a pas ce goût, ce tact, cet esprit et ce coup d'œil juste qui conviennent au critique. Nous aurons occasion d'y revenir dans les autres portraits.

En attendant, je terminerai celui-ci par quelques recherches généalogiques, et un petit conseil à M. Casgrain.

Placide Lépine a dit :

" L'abbé Casgrain est aristocrate dans
" sa personne et démocrate dans ses
" idées. . . . Par les hommes il vient du

" peuple. Son bisaïeul qui était soldat,
" prit part à la fameuse bataille de Fon-
" tenoy, où les chevaleresques gardes
" françaises crièrent aux Anglais : Tirez
" les premiers, Messieurs ! Du côté des
" femmes il se rattache aux Baby de
" Ranville, dont il a conservé la belle
" devise : " Au camp valeur, au champ
" labeur." L'alliance de ces deux sangs
" explique les contrastes de son caractère
" aristo-plébéien."

De qui est cette histoire ? C'est ce qu'il convient de rechercher.

M. l'abbé Casgrain a une faiblesse—on est toujours faible par quelque endroit—; il a un culte exagéré des ancêtres. Ce sentiment est très-louable, surtout quand il y a des ancêtres ; mais il ne faut pas pousser trop loin la noble ambition de se trouver des aïeux ou des bisaïeux illustres. On doit se contenter de l'être soi-même et de le faire savoir.

On croirait que M. l'abbé pourrait peut-être mieux qu'un autre se passer du lustre des aïeux. Mais il n'en est rien, et jamais il n'a laissé échapper une occasion de parler ou de faire parler de sa *noble* origine.

Dans les *Légendes*, dans les *Miettes*, dans les *Biographies*, dans l'*Histoire de la Mère*

de l'Incarnation, partout il a semé quelques fleurs sur la tombe de ses illustres ancêtres.

A chaque nouvel écrit il y revient, il s'y complait. Ici c'est un ancêtre maternel que l'on déterre, et, là, un paternel qui ressuscite.

Ses œuvres ne suffisant pas à la tâche, il y emploie les autres, et dans tous les écrits qu'il peut atteindre avant leur publication, il réussit presque toujours à glisser une note qui publie son origine. On vient de la voir dans les *silhouettes* de Placide Lépine ; et nous la retrouverons ailleurs.

Dans l'*Histoire des Grandes familles françaises du Canada*, de M. l'abbé Daniel, à la page 533, je lis ce qui suit :

" L'Honorable Charles Casgrain des-
" cendait de M. Jean Baptiste Casgrain,
" originaire de la Vendée et sergent dans
" les troupes à la tête desquelles il s'était
" signalé maintes fois contre les Turcs.
" Lorsqu'il passa dans la Nouvelle Fran-
" ce, un peu avant la conquête, il était
" couvert de nobles blessures qui attes-
" taient encore son courage. " . . .

" Ce sont les dignes ancêtres de M.
" l'abbé Raymond Casgrain, dont la plu-
" me élégante a déjà donné plusieurs

" publications où la beauté du style le
" dispute à la richesse des pensées."

Au troisième volume de l'*Histoire des Ursulines*, pages 234 et 235, on est étonné et un peu affligé de retrouver les détails suivants :

" M. Jean-Baptiste Casgrain, le premier
" de sa famille en Canada, émigra peu
" avant la conquête. C'était un glorieux
" vétéran qui portait d'une manière non-
" équivoque les trophées de sa bravoure,
" ayant eu le nez coupé d'un coup de
" cimeterre, lorsqu'il combattait contre
" les Turcs, en Orient, et étant devenu
" boiteux, par suite d'un coup d'escopette
" qui lui enleva la cheville du pied, à la
" bataille de Fontenoy, en 1745. De plus
" il avait été blessé d'une balle, qui lui
" passa de la joue à l'oreille droite, et
" d'un coup de sabre qui lui sillonna la
" figure du front à la joue gauche. En
" 1747, il assista au siége de Berg-op-
" Zoom, où les Français entrèrent en
" marchant dans le sang jusqu'à la che-
" ville du pied."

" Un trait nous donnera une idée de
" *cette foi énergique qui devait passer tout*
" *entière* A SES DESCENDANTS. Fait prison-
" nier par les Turcs, ainsi qu'un chef de
" brigade du nom de Sabran, lorsqu'il

" combattait en remplacement des che-
" valiers de Malte tués en Orient, un re-
" négat vint leur proposer de passer à
" l'Islamisme. " Ah ! s'écria Sabran, s'a-
" dressant à son compagnon d'infortune,
" est-il possible qu'on vienne outrager
" Dieu d'une telle manière ! " A ces
" mots Jean Casgrain furieux se précipi-
" te sur le renégat, et il l'aurait tué si un
" janissaire ne se fut jeté sur lui avec
" un cimeterre. L'intrépide soldat saisit
" une chaise et frappe le janissaire à
" mort. Jean et Sabran reçurent cin-
" quante neuf coup de nerf de bœuf ; le
" second en mourut. Le brave soldat
" chrétien reçut encore vingt-cinq coups
" de baton de Calabre, sous la plante des
" pieds. Ce fut après avoir asisté à cin-
" quante combats et engagements, ayant
" été promu au grade de sergent-major
" après la retraite de l'armée française
" devant Prague, que l'héroïque vétéran
" s'embarqua pour la Nouvelle France.
" Il était natif d'Airvault, petite ville du
" Poitou, à huit lieues de Saumur, dans
" la Vendée militaire. M. J. B. Casgrain
" se fixa à Qnébec où il tint un commer-
" ce sous le fort, à droite de l'escalier de
" la Basse-Ville. Son fils, M. Pierre Cas-
" grain, mort en 1828, acquit les seigneu-

“ ries de N. D. de Liesse, de la Bouteille-
“ rie, de la Rivière-Ouelle et de N.-D. de
“ Bon Secours, de l'Islet.

“ En même temps que M. J. B. Cas-
“ grain, étaient venus en Canada MM.
“ Bonenfant et Letellier de St. Just.”

Comment l'abbé Daniel et l'auteur de l'*Histoire des Ursulines* ont ils appris tous ces faits extraordinaires ? Quelles relations ont-ils pu avoir avec ce sergent qui combattait *à la tête des troupes*, comme un maréchal de France—qui portait comme trophée de sa bravoure un nez qu'un coup de cimeterre lui avait enlevé—qui avait perdu la cheville du pied à la bataille de Fontenay, et qui rentrait dans Berg-op-Zoom en marchant dans le sang jusqu'à la cheville qu'il n'avait plus —qui portait sur sa figure, d'un côté le sillon d'une balle, et de l'autre le sillon d'un sabre—qui avait reçu 59 coups de nerfs de bœufs, 25 coups de bâton de Calabre, et pris part à 50 combats, et qui, avec tout cela, n'était que sergent ?

Evidemment, il y a là un cachet de facture qu'il est impossible de méconnaître, et je crois que l'on peut assurer sans témérité la plume féconde de notre illustre abbé.

C'est le commencement d'un petit tra-

vail d'ennoblissement, dont le reste, encore inédit, est cependant trop connu. On a essayé : d'Airvault. . . . et les vers faits à la Rivière-Ouelle étaient datés du *Manoir d'Airvault.* On a montré aux amis un certain blason ; on l'a même encadré et suspendu dans le cabinet de travail du littérateur, à côté du *portrait de mon père* qui lui dit :

Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père
Pour ê're comme lui *digne de tes ayeux*.

Bref, tout cela se serait déjà traduit par une notice communiquée au *Livre d'Or de la Noblesse*, si les pages de ce livre souffraient tout, comme les papiers. Ce cher Livre d'Or ! il chatoie si agréablement la vue ! On serait si heureux d'y lire cette page. . . . à peu près comme on l'a rêvée :

"—Casgrain d'Airvault—originaires de Vendée—Fief de la Rivière Ouelle et de l'Islet—Manoir d'Airvault— Alliés à la noble famille des Letellier de St. Just.

" Les d'Airvault portent de gueule avec gerbe et flamberge d'or ; ils ont la fière devise : au champ labeur, au camp valeur !"

Hélas ! cette page d'or, tant convoitée, n'existera probablement jamais. Car,

avant de consentir à son insertion au *livre de la noblesse*, on y regardera à deux fois, on fera des recherches, on fouillera le greffe de Québec, et, dans les Régistres des baptêmes, mariages et sépultures des paroisses de Québec et de Beaumont, on trouvera divers actes authentiques constatant que Jean Casgrain était *traiteur* à la Basse-ville, c'est-à-dire préparait et servait à manger et à boire aux voyageurs et aux viveurs de ce temps-là, et qu'il épousa, à Québec, une Demoiselle Duchesne dite LeRoide, fille d'André Duchesne dit LeRoide, de la nation des Pawnis. Ces actes établiront que Jean Casgrain n'était pas originaire de Vendée, mais de l'ancienne petite Province d'Aunis, et qu'au lieu d'être sergent à la tête des troupes il était tout bonnement cuisinier à la tête de ses plats; que s'il a fait couler le sang ce ne peut guère être que celui de la volaille, et que ses blessures,—s'il en avait—étaient probablement des brûlures.

Donc, si le Jean-Baptiste Casgrain, Vendéen, né à Airvault; le Casgrain sergent qui combattait à la tête des troupes de France et de Navarre ; le Casgrain pourfendeur et mangeur de Turcs, le *nasicobole, minus-cheville, balafré et calabré*,

si ce Casgrain a existé—ce que personne ne voudra croire,—ce ne peut être Jean Casgrain le cuisinier, qui en l'an de grâce 1750, tournait des crêpes dans sa gargotte de la Basse-Ville et menait à l'autel mademoiselle LeRoide, de la nation des Pawnis.

Remarquez bien que je ne méprise pas les Pawnis, non plus qu'aucune autre tribu sauvage. J'en fais au contraire grand cas, et l'on me dirait que j'ai du sang indien dans les veines que je n'en serais pas du tout humilié. Tout ce que je veux établir, c'est que M. l'abbé ne descend pas en droite ligne des Montmorency ou des Caniac de Périgord.

En fait de généalogie, je dis comme le grand poëte de la Grèce, Homère : " A quoi bon questionner sur la race ? Telle est la génération des feuilles dans les forêts, telle aussi celle des mortels. Parmi les feuilles, le vent verse les unes à terre, et la forêt verdoyante fait pousser les autres sitôt que revient la saison du printemps : c'est ainsi que les races des hommes tantôt fleurissent et tantôt finissent."

Donc, mon cher abbé, veuillez m'en croire, laissez de côté tous ces travaux généalogiques. Que votre bisaïeul soit Casgrain le balafré, ou Casgrain le ven-

deur de saucisses, il importe peu. Les gens d'esprit ne vous en estimeront ni plus ni moins, et cela n'ajoute ni ne retranche à votre mérite personnel, que nous reconnaissons autant que vos meilleurs amis.

Vous avez très bien dit, dans la biographie de M. Faribault : " il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire : c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments." Cette aristocratie indestructible, vous la possédez ; qu'avez-vous besoin de faire tant de frais pour en acquérir une autre ?

Ce *dada* qui vous tourmente est d'ailleurs, vous le savez, la faiblesse de plusieurs, et le but de ces pages n'est pas d'humilier, mais de corriger ceux qui en sont possédés.

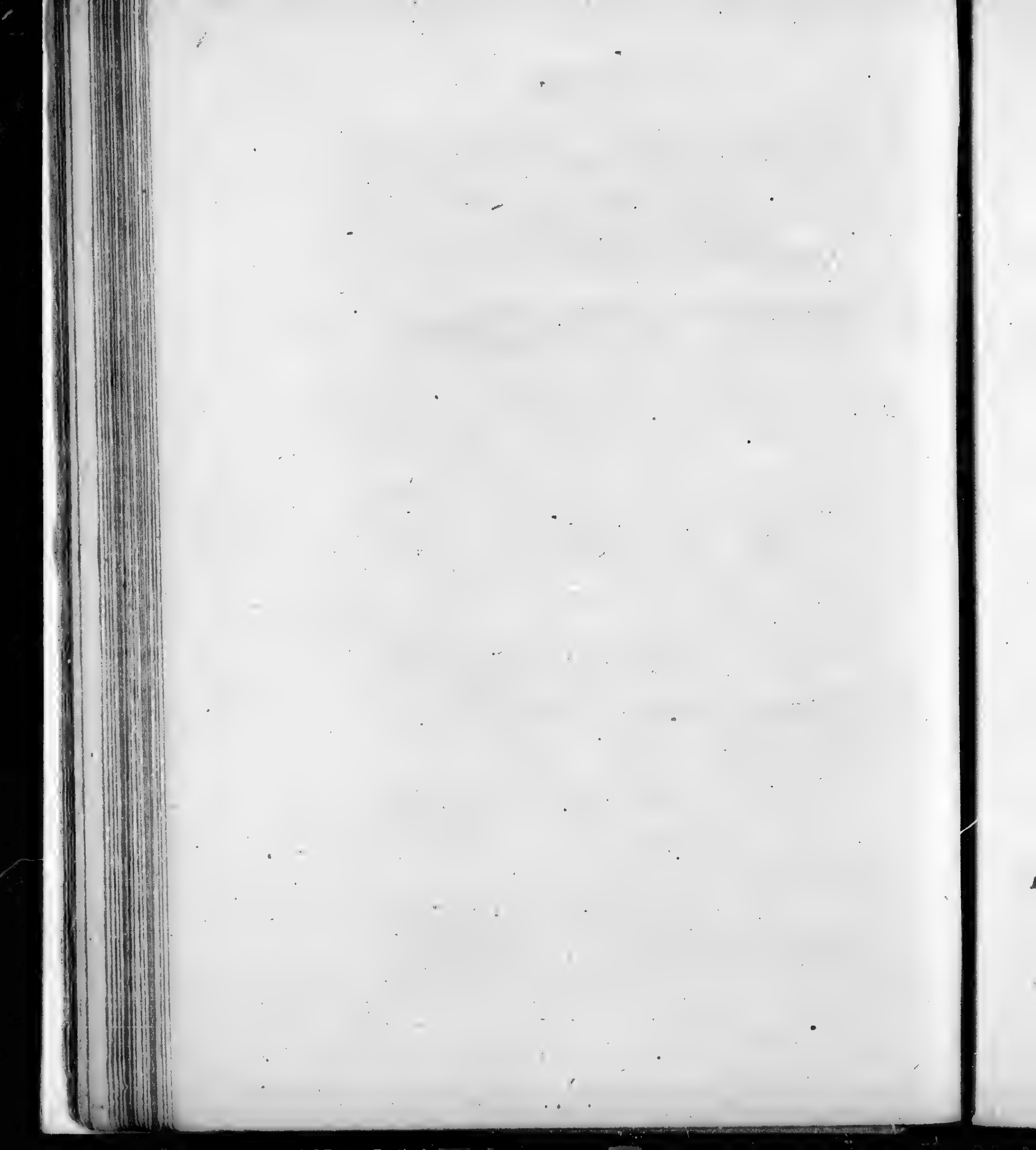
Après cela, ayez le *caractère aristo-plébëien*, si la chose vous va, et je n'y mettrai pas d'obstacle, puisque cela ne nuit en rien à votre caractère sacré, qui est irréprochable.

Les
ni
ne
que
eil-

ra-
ris-
s à
e la
é et
ette
pos-
tant

'ail-
plu-
pas
i en

-*plé-*
met-
nuit
st ir-



PORTRAITS

ET

Pastels Litteraires

PAR

JEAN PIQUEFORT.

QUÉBEC,
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU,
2, Rue Du Fort,

1873.

tr
si
vi
la
H
pa
d'
au
j'a

qu
le
pa
la
te

PORTRAITS

ET

PASTELS LITTÉRAIRES.

F. A. H. LARUE.

De omni re scibile et quibusdam aliis
Pic de la Mirandole.

I.

Un soir—c'était en l'année 1869—je me trouvais, je ne sais plus à quelle occasion, dans la vieille capitale de la Province de Québec. Je n'avais rien à faire ; la chambre ne siégeait pas ; le Septuor Haydn chômait ; l'*Evénement* ne contenait pas un fait-divers passable : j'étais menacé d'ennui sérieux. Je pensai tout-à-coup au Dr. Larue, que je connaissais bien, et j'allai frapper à sa porte.

Je le trouvai dans un état d'excitation qui me surprit chez un homme habituellement si calme. Il marchait à grands pas, les mains derrière le dos, et se parlait à lui-même, assez haut pour être entendu. De temps en temps, il allongeait

les bras et le menton, gesticulait, ou se passait les doigts dans la chevelure.

Il me demanda d'un ton sec comment était ma santé, et me fit asseoir. Mais il continua de marcher d'un pas nerveux, et la conversation s'engagea :

—J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, me dit-il ; je suis riche !

—Riche d'espérances, d'illusions, de projets ?

—Mieux que ça, riche de dollars, comme un vrai yankee.

—Et quel est le chiffre de votre fortune ?

—Au moins cent mille piastres.

—C'est joli. Je suppose que ces beaux capitaux sont déposés dans la banque de l'avenir ?

—C'est un peu vrai, mais cet avenir est si rapproché ! Ecoutez :

Aujourd'hui même, à Pittsburg, dans la république voisine, une compagnie américaine a dû faire l'essai d'un nouveau procédé de mon invention pour manufacturer l'acier, et je suis parfaitement sûr du succès. Or, le succès de cette affaire, c'est la fortune pour moi, et d'un moment à l'autre j'attends une dépêche qui m'apportera la joyeuse nouvelle.

Songez donc, s'écria-t-il, en regardant

à sa montre ; il est huit heures, et à neuf heures j'aurai probablement reçu ma réponse. Dans une heure, je serai riche de plus de cent mille piastres !

Je compris qu'un homme qui en était arrivé à une époque aussi importante de sa vie avait besoin d'être seul, et je le laissai à ses réflexions.

C'est probablement ce soir là qu'il commença son article " *Les Peabody en Canada*," et qu'il écrivit la phrase suivante :

" Ce n'est pas chose aussi difficile qu'on
" se l'imagine d'amasser des richesses,
" d'entasser même des millions. Le ha-
" sard fait la moitié, les trois quarts de
" la besogne ; il suffit de se trouver sur
" le chemin de la Fortune...... quand
" elle passe ; seulement, il faut bien l'a-
" vouer, elle ne passe pas tous les jours."

Hélas ! neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent, et la dépêche tant désirée n'arriva pas. Le lendemain, même attente suivie de la même déception ; et, finalement, la fameuse dépêche est encore à Pittsburg.

Je suppose qu'il ne continua son article que le surlendemain ; car voici la phrase qui suit :

" A en juger par la dose d'intelligence

“ qui est la part du grand nombre des
“ riches, la somme d'esprit à dépenser
“ pour arriver à être millionnaire n'est
“ pas exhorbitante, hormis donc que l'on
“ suppose que la dépense a été telle, que,
“ tout compte fait, il n'en reste plus guère
“ en caisse.... L'esprit de négoce a tou-
“ jours été—plus en ce siècle, dit-on,
“ qu'en aucun autre—d'une étroitesse
“ extrême.”

Quoiqu'il en soit, cette petite histoire démontre que l'homme qui pose en ce moment devant moi n'est pas simplement un littérateur. Il est industriel et industrieux, chimiste et métallurgiste distingué, et, enfin, auteur d'un petit *traité d'agriculture* qui passe pour être bien fait.

Il sait beaucoup de choses et il fait de tout, comme son confrère de France, le Docteur Véron, avec cette différence que celui-ci a fini par la littérature, tandis que le Dr Larue a commencé par là, et finira par l'industrie et le négoce, après avoir guéri des rhumes de poitrine et des maux de gorge.

Ainsi va l'homme, quand il a du toupet, et quand il s'est dit une bonne fois avec résolution de parvenir : *quo non ascendam ?*

Il est bien entendu que ce n'est pas le

médecin, ni l'agronome, ni l'industriel que je vais peindre. C'est le littérateur seul, celui qui fait des phrases bilieuses, tout en roulant des pilules antibilieuses, et qui sait mêler l'esprit littéraire au sable magnétique pour mieux fabriquer l'acier. C'est l'auteur de quelques articles de journaux et de quelques *lectures* qui ont eu du succès, et qu'il a réunis dans un volume auquel il a donné le titre de *Mélanges.*

Comme l'abbé Casgrain, le docteur Larue a eu l'avantage de *vivre dans l'intimité* de M. Placide Lépine ; on le verra par les détails intimes qu'il a racontés au public—et si ce critique baroque à six mains en a fait un portrait ridicule, soyons assurés qu'il n'y a pas de sa faute. Il avait les meilleures intentions du monde.

Nous allons le suivre un peu, avant d'en venir à l'appréciation des *Mélanges.*

II.

L'illustre Marchildon disait un jour qu'il n'était d'aucun *sexe.* Or, voici comment Placide Lépine commence la silhouette de son ami le docteur, sous l'épigraphe invariable. *Nuda veritas* : " Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait. "

Evidemment il n'a pas voulu qu'on put dire du silhouetté ce que Marchildon disait de lui-même.

" Le Dr. Larue a ses quarante ans ; l'île d'Orléans est sa patrie, St. Jean sa paroisse, l'Université - Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre."

Certes, M. Fabre avait bien raison de trouver ce début solennel ; mais il aurait fait connaître toute sa pensée s'il eut ajouté qu'il lui semblait un peu ridicule ?

Puis vient un brusque dithyrambe en l'honneur de l'Université-Laval, avec accompagnement d'injures très-propres à confondre les prétendus ennemis de cette grande institution, qui n'a qu'un tort—celui de ne pas connaître ses vrais amis. [1]

Quelques phrases extraites de la *physiographie* du savant docteur sont maintenant soumises au public, à qui nous laissons le soin de juger si M. Placide a bien réussi, sans le vouloir, à se moquer de celui qu'il fait poser.

---

(1) Malgré tout ce beau zèle pour l'Université, on a sacrifié assez lestement, dans la silhouette de M. Taché, un ancien recteur de cette institution. Il est vrai que cet ancien recteur le méritait bien pour avoir fait, dans une lecture publique, une sanglante critique des *Légendes*.

“ Le Dr. Larue est un homme de moyenne taille, assez grêle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la base. . . . Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache. . . Il aime à mordre. . . *Ses dents sont bonnes ;* les canines sont remarquablement longues. . . . Vous jureriez qu'il a entre les dents quelques lambeaux de la chair de son prochain. ”

Pour un chien, ce serait là un joli portrait ; mais pour un illustre d'entre les illustres, voire même pour un simple mortel, franchement ça n'est point flatteur. Si, après l'avoir vu peint de cette manière, Maman Laval est encore fière de son petit mâle, c'est qu'elle n'est pas difficile ou que l'amour maternel l'aveugle singulièrement. Il n'y aurait là, du reste, rien de bien étonnant. Lorsqu'on prend tant de plaisir à se faire réciter, entre la poire et le fromage, “ La Voix d'un Exilé, ” ou des phrases anti-patriotiques sur les destinées providentielles des Etats-Unis, on n'est pas bien éloigné d'admirer les gens qui ont l'air d'avoir suspendus à leurs crocs des lambeaux de chair humaine.

A la verité, il y a dans le portrait du docteur des traits plus aimables et surtout plus vrais. Ceux-mêmes que nous

avons signalés ont leurs correctifs. Ainsi, l'on prend soin de vous dire qu'il est " gouailleur sans malice, " et qu'il lui arrive, sans doute, comme à bien des gens, de n'être pas aussi terrible qu'il en a l'air. De plus, " ses yeux bruns sont méditatifs, et, dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils longs et serrés se changent en dards perçants dont l'attaque est difficile à soutenir. "

Voilà des cils qui subissent une étrange métamorphose et qui font bien du ravage. On a vu souvent, dans le langage figuré, *les éclairs des yeux* ; mais *les dards des paupières*, c'est du nouveau ; c'est une arme à laquelle on n'a pas songé dans les dernières guerres, et le docteur, qui ne dédaigne point de prendre des brevets d'invention, devrait, vite, se faire inscrire à Outaouais. Il n'est pas de même des " sillons de l'énergie " ; ils sont " caractéristiques " paraît-il, et dame Energie les a placés elle-même juste entre les deux sourcils de M. Larue.

Nous arrivons au trait capital : " Le front plus haut que large a de l'audace ; les cheveux brun-châtain sont érigés en toupet "—En toupet, morbleu, je le crois bien ! Il y a même des gens qui disent

en parlant de lui : le toupet, c'est l'homme !

Et c'est grâce à ce toupet qu'il se mêle de tout, pérore sur tout, griffonne sur tout, et du haut de sa chaire de professeur, ou des colonnes de l'*Evénement*, régente son pays et parfois l'univers. Politique, religion, littérature, chimie, métallurgie, agriculture, instruction publique, affaires municipales, industrie, commerce, finances et même la médecine : tout est de son ressort. De tout il parle en maître ; gardez-vous de le contredire ; savez-vous ce qui vous arriverait ? Eh bien, c'est M. Placide qui vous l'apprend : " il vous exprimera tout son dédain. " Et savez-vous comment le docteur exprime tout son dédain ? " Pour lui le souverain signe du dédain est de s'allonger la mâchoire en avant et de se mordre les dents (sic). " Comment s'y prend-on pour se mordre les dents ? Demandez-le à M. Placide, ou à l'abbé Casgrain, qui lui-même a de si belles dents, ou bien encore à son cousin le dentiste— et s'ils ne vous le disent pas, eh bien ! tenez toujours pour certain qu'un homme qui possède le terrible secret de s'allonger la mâchoire en avant et de se mordre les dents ; un homme qui, de plus, a les cani-

nes très-longues ; un homme qui porte toujours un sourire moqueur accroché au coin de sa moustache, un homme dont les cils deviennent des dards lorsque ses prunelles s'allument, un tel homme, enfin, n'est pas bon à rencontrer à toute heure du jour ou de la nuit, et gardez-vous bien de croiser son chemin ! Il va sans dire, d'ailleurs, que M. Lépine croit tous ces détails physiologiques nécessaires pour faire bien juger le littérateur.

Une autre découverte : " Sur son crâne la bosse de l'ironie fait saillie. " Avez-vous connu des bosses qui ne faisaient point saillie ? Les autres bosses de notre illustre feraient-elles saillie à l'intérieur ? Mais, pour toutes ces choses merveilleuses, il y a une raison, et si vous ne la devinez pas : attention ! " Le Docteur Larue a le génie du professorat. " En voici la preuve. Vous vous imaginez peut-être que les choses se passent aux leçons de notre héros comme elles peuvent se passer pour le commun des professeurs et pour le commun des auditoires ? Lisez ce prologue de mélodrame et détrompez-vous : "

" Il est huit heures du soir, c'est l'heudu cours. Entrons.

" La foule se presse dans les couloirs ;

je gravis avec elle deux paliers, me voici dans l'amphithéâtre où se donnent les Cours Scientifiques. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs qui chuchotent entre eux en attendant l'ouverture du cours.

" Une porte s'ouvre, on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille : il salue avec un léger sourire. Le cours commence ! !..." Et le compte-rendu finit.

J'avoue que cette mise en scène est soignée ; mais elle a le défaut de donner trop d'importance à des objets qui sont, après tout, bien secondaires. On se demande ce qui arriverait si, par hasard, les choses se passaient autrement : si *l'apparition* se faisait sans *appariteur*, si la porte ne s'ouvrait pas auparavant, si le bâton n'entrait point le premier, si le professeur, ayant fait une mauvaise clinique ce jour-là (je suppose qu'il a des malades), marchait d'un pas moins prompt ou moins ferme, oubliait de saluer, ou négligeait de sourire.

Voilà autant de choses inquiétantes, et l'on a raison de craindre que le cours n'aurait pas lieu si l'une d'elles faisait

défaut. L'anxiété redouble quand on apprend que le docteur est " un esprit lucide servi par une parole éclatante, une élocution pure, animée, une méthode simple, claire comme le soleil."

Rien que cela !

Soleil, divin soleil qui fais mûrir les citrouilles, tu n'es pas plus clair que le docteur Larue ! Ce n'est pas la peine ; à ta place, je résignerais.

Ravise-toi, cependant. Il n'y a pas, dans tout l'empire britannique sur lequel, ô divin soleil, tu ne te couches jamais, (en attendant que M. Fabre et l'abbé Casgrain nous aient donné l'annexion), il n'y a pas beaucoup d'hommes comme ce professeur.

" Ses idées circulent dans tous les journaux. . .il donne des pensées à ceux qui n'en ont pas ". . . .et puis " donnez-moi dix hommes comme cela (s'écrie M. Placide dans un accès de lyrisme), donnez-moi dix hommes comme cela, et dans dix ans la face du pays sera changée ! "

Dix fois dix font cent. Pourquoi marchander ? Que n'en trouve-t-on cent tout de suite ? Quand on songe qu'alors, dans une année, le pays, qui aurait commencé avec une face au premier Janvier, se trouverait avec une autre face à la St. Sylvestre !

Il y a, cependant, une chose qui m'intrigue : ce sont ces chuchotements qui précèdent l'entrée du professeur. Avant Placide et ses impayables silhouettes, je ne sais trop ce que pouvaient s'entredire les Gravoches de l'endroit. Aujourd'hui qu'ils ont lu tout cela, je m'imagine entendre, même dans le grand silence qui se fait entre le bâton de l'appariteur et la salve d'applaudissements :

—Ecoute donc,chose, as-tu vu le professeur ? Regarde-moi donc ses canines ? As-tu remarqué sa bosse de l'ironie ? L'a-t-il un peu le toupet ! Tiens, v'la son sourire qui se décroche de sa moustache !—Se mord-t-il toujours les dents ? Dis donc, enfin, avec quoi qu'on se les mord, les dents ?—Tais-toi donc, Grognon faut pas manquer au respect ; regarde ses prunelles qui s'allument.—En garde ! vlà ses cils-dards qui se forment en colonne !........

Mais j'arrive à des questions bien plus scabreuses lorsque je songe que les titis du paradis universitaire ont lu les deux intéressantes anecdotes que voici :

Tous les grands hommes ont eu dans leur enfance des aventures extraordinaires ; il y en a même qui ont commencé avant de naître. Les mères de ces grands

hommes ont vu des flammes s'agiter dans l'air, elles ont entendu des voix.

Or, écoutez, petits et grands, ce que raconte ce bon Placide. L'histoire est d'autant plus authentique que c'est une confidence intime (comme les *Miettes* de l'abbé Casgrain) et que les paroles sont mises dans la bouche du héros :

" J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'aperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquilement, sans soupçonner le moins du moins du monde que le bélier accourait derrière moi à toutes *jambes* (sic). Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de foin de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir."

Et d'une !

Qu'on me permette d'abréger l'autre. Le docteur rencontra un jour, sur le pont de glace, un homme ivre qui lui fit un *black-eye.* " Comment revenir à la ville ? Comment paraître à mes cours ? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre, qui dissimula la contusion sous une couche de peinture."

Maintenant, n'est-il pas à craindre que

ces jeunes messieurs de l'auditoire ne se demandent : Tiens, le professeur Chose qui m'avait toujours dit que le docteur était toqué !... Savais-tu, toi, que ça venait d'un bélier ?—Ecoute donc, Gravoche, où donc qu'il l'a toqué, le bélier ?—Parbleu, c'est dans le sillon de l'énergie. —Tais-toi, Finfin, tu ne connais point ta cosmographie ; ça doit être aux antipodes de la bosse de l'ironie.—Je voudrais bien la voir, sa black-eye—Laquelle ? Celle qui n'a pas été peinturée?—Va donc, farceur ! Ça ne lui arrivera plus au Docteur — Pourquoi ?— Parce qu'il a pris des leçons de boxe—Ça le sauvera des black-eyes, mais pas des toquades !.....

On peut concevoir les variations propres à ce thême.

Un homme qui, dans sa jeunesse, avait eu de pareilles aventures, devait faire, dans sa maturité des choses plus remarquables encore. Aussi, " est-il d'une " grande force sur le moulinet...Il sait " la boxe et le bâton...Il a une demi- " douzaine d'enfants ; il espère encore " en avoir autant, et tient, comme Napo- " léon, que le plus grand patriote est " celui qui en a le plus. La plume est " pour lui une pioche, une truelle...il ne " croit pas aux livres...il en a fait un,

" par hasard, un *pot-pourri* qu'il a intitu-
" lé *Mélanges.* "

" Rien ne l'indigne (après de tels ex-
" ploits, il est permis d'avoir l'indigna-
" tion facile,) rien ne l'indigne comme
" de voir la bande des niais et des im-
" puissants qui, incapables d'avancer,
" passent leur temps à barrer les jambes
" à ceux qui veulent aller de l'avant."

" Qui croirait que cet homme ardent,
" actif, qui ne peut souffrir aucun joug,
" se laisse atteler par ses enfants ?

" Le Dr. Larue est le plus tendre des
" époux, le plus passionné des pères (sic).
" Entrez à son bureau : vous le trouvez
" comme Henri IV, avec son petit Louis
" XIII sur le dos, un fouet à la main."

Maintenant, si, après avoir lu cette grotesque silhouette d'un des coryphées de la silhouetterie, chef-d'œuvre qu'il m'a suffi de transcrire pour en montrer tout le ridicule, quelqu'un me demandait ma façon de penser sur le compte de M. Hubert Larue, je répondrais.... ou plutôt j'aimerais mieux dire tout droit à ce bon Hubert lui-même, en supposant qu'il daignât m'écouter :

Hubert, mon ami, je vous ai connu quand vous n'aviez point tout cet attirail que vos amis d'aujourd'hui veulent bien

vous donner : c'était à une époque de transition entre l'aventure du bélier et celle de l'homme ivre. Franchement, vous n'étiez pas un méchant garçon ni un personnage ridicule ; vous aviez fait de bonnes études ; vous parliez déjà beaucoup, il est vrai, et sur un ton un peu saccadé et pas trop agréable ; mais vous écriviez quelquefois spirituellement ; et on ne vous connaissait pas encore cette rage de vous mêler de tout, qui, d'après votre biographe, fait votre gloire. Vous promettiez d'être un excellent médecin, avec une grande clientèle,et vous le seriez devenu si vous n'eussiez point couru tant de lièvres à la fois, sans parler des béliers avec lesquels vous feriez bien de conclure un traité de paix pour éviter les toquades.

Vous êtes un bon chimiste. Je ne saurais jurer " que vos mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent une manipulation habile," comme l'affirme votre ami Placide—Ça ne saute pas aux yeux, mais, enfin, la chose est possible, quoiqu'elle ne paraisse point d'accord avec toutes vos mâles qualités. Vous avez fait une multitude d'analyses qui ont envoyé plus d'un pauvre diable à Kingston, et vous retirez pour cela, chaque

année, des sommes assez rondes de ce trésor public sur le sort duquel vos amis s'appitoient si lamentablement. Vous êtes aussi le médecin, le chirurgien et le chimiste en titre de votre beau-frère le coroner ; en votre qualité officielle, lorsqu'un homme s'est noyé, c'est vous qui dites solennellement aux jurés qu'il est mort parce que l'eau a un peu trop gêné sa respiration. Vous dites cela en termes beaucoup plus scientifiques, et c'est encore une spécialité qui vous rapporte un assez joli denier.

Dans toutes ces choses, vous ne trouvez guère de légitime contradicteur. Il y a peu d'Orfilas et de Raspails dans ce pays pour vous tenir tête. Devant les tribunaux, vous parlez comme un oracle, si bien que, non content d'étaler votre science, vous entreprenez quelquefois d'enseigner aux juges et aux avocats leur métier. Faites cela, pourtant, le moins souvent possible, surtout avec le juge-en chef Duval.

Quant à vos écrits, je ne nie point leur mérite, mais j'y cherche en vain " les idées qui vont révolutionner le monde," et je n'ai pas encore constaté leur " influence." " Je ne la sens pas dans l'air," comme votre silhouetteur; toutefois, j'ad-

mets qu'ils renferment diverses choses en l'air.

Vos *Mélanges* ont le défaut d'être trop mélangés. Ils ne sont pas les différentes parties d'une œuvre homogène. Aucun lien commun ne les unit. Pas une idée-mère qui domine le tout.

C'est pour cela, me direz-vous, que vous avez donné à vos œuvres ce titre indéfini : " *Mélanges*." Cependant, je fais observer qu'il ne manque pas d'ouvrages portant ce titre et qui possèdent l'unité. Ce sont les formes diverses d'un fond unique.

Au reste, c'est un livre agréable à lire et qui prouve de l'esprit d'observation, de la couleur et de l'imagination. Le style est beaucoup moins fleuri que celui de l'abbé Casgrain, mais il est plus correct, moins imagé mais plus concis. S'il a moins de qualités—ce qui serait difficile à dire—il a certainement moins de défauts. L'emphase, le précieux, la cheville et le pathos ne s'y rencontrent guère, et l'on y sent moins ce travail opiniâtre de l'écrivain, qui fatigue le lecteur.

La recherche de l'esprit y est peut-être le seul travail choquant dont le lecteur s'aperçoive. Vous avez fait trop d'efforts en ce genre ; vous avez coupé trop de

phrases principales, et vous y avez semé trop d'incidentes inattendues pour arriver à faire de l'esprit. Quand le lecteur s'aperçoit de ce jeu, l'effet est raté.

Il n'en est pas moins vrai que vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit, presque autant que vous croyez en avoir, assez, dans tous les cas, pour que je puisse livrer à vos réflexions les phrases suivantes d'un grand penseur.

" La force de l'esprit consiste à en con-
" naître les bornes..... Tout ce qui n'est
" qu'*esprit* est un peu *volatil* de sa nature,
" au moral comme au physique. Il pro-
" duit d'abord une impression vive qui
" bientôt se dissipe et s'évapore à force
" d'être répétée : semblable à ces mon-
" naies dont l'empreinte s'efface par le
" frottement."

La méditation de ces pensées vous persuadera que plus de modestie et de jugement ne vous nuiraient pas ; et elle vous expliquera comment on peut lire vos *Mélanges* avec plaisir, mais non pas les relire.

J'ai dit que l'emphase et la cheville ne se rencontrent guère dans vos *Melanges*. Je dois en excepter le *Défricheur de langue*, qui est une pièce fort chevillée. L'à-propos et l'actualité en firent tout le suc-

cès lors de son apparition. Aujourd'hui, on la lit en entier presque sans dérider.

Mais c'est une œuvre de jeunesse, et je suis volontiers indulgent pour vos débuts.

Ce morceau est d'ailleurs en vers, et vous admettrez sans doute que vous n'avez pas, comme M. Fréchette, l'art d'alligner des rimes sans rien mettre dedans.

Plusieurs vers de cette pièce sont de M. J. C. Taché, et je les reconnaîtrais lors même qu'ils ne seraient pas indiqués par une astérique. Ils portent le cachet de leur auteur, et sans être faciles (car lui non plus n'a pas la bosse de la versification) ils sont les meilleurs.

Heureusement, vous avez fait peu de vers, et je vous en félicite. Je me rappelle avoir entendu chanter une chanson dont vous êtes l'auteur, et qui ne vaut pas mieux que les romances de Mimi Pinson. Voici le premier couplet :

Est-ce bien toi qui causes mon délire,
Amour que je croyais toujours braver ?
Est-ce bien toi qui dans mon cœur soupires,
En me disant : il faut encore aimer ?
Frappe, ô douleur, je défie ta colère,
Mon pauvre cœur saura bien te lasser ;
Mais frappe encor, verse ta coupe amère,
Oh ! laissez-moi, je veux toujours aimer !

Vous me direz, mon cher Docteur, que

c'est un péché de jeunesse dont vous ne vous êtes pas vanté, et ce sera vrai. Je passe donc sans insister davantage.

Placide Lépine vous a fait injure, il me semble, en disant que les "*Mélanges*" contiennent *la somme de vos idées.* Si c'était là tout l'homme, ce serait trop peu. A côté de quelques idées sérieuses, on y trouve de jolies choses, d'élégantes babioles, "des fanfreluches" même, qui plairaient davantage au lecteur, si l'on n'y sentait un peu de suffisance dans votre gaîté, et si l'on n'y voyait, d'aventure, poindre—comme le bâton de l'appariteur —un petit bout de pédanterie.

Mais enfin, vous êtes encore mieux que votre livre, et tout votre cerveau n'est pas là. Sinon, vous n'avez rien de ce qu'il faut *pour créer une révolution dans les esprits.*

Après l'exécution que Placide Lépine a faite de vous, bien malgré lui, il ne saurait être dangereux de vous flatter. J'ajouterai donc que vous n'êtes pas un mauvais professeur ; vous avez un avantage sur quelques-uns de vos confrères, qui, s'il fallait en croire le *Journal de Québec*, ne connaissent pas le premier mot de ce qu'ils enseignent.

Votre diction n'est point parfaite : Pla-

cide lui-même en convient. Seulement, il se trompe du tout au tout dans le seul reproche qu'il vous adresse : " Votre phrase marche, dit-il, elle ne vole pas." Je trouve, moi, et d'autres trouvent aussi que si elle se contentait de marcher, ce serait pour le mieux ; mais elle court par sauts et par bonds et souvent elle tombe dans de véritables casse-cous.

Pour votre parole parlée, aussi bien que pour votre parole écrite, le plus grand défaut, peut-être, c'est cette préoccupation de vous-même, cette moue dédaigneuse qui a tant charmé votre ami Placide ; c'est ce sourire au coin de votre moustache, que vous ferez bien de décrocher une fois pour toutes, quitte à le déposer au musée ou à la bibliothèque. L'abbé Brunet et l'abbé Laverdière, ces intrépides collectionneurs, ne le refuseront pas.

Donc, si vous voulez être bien gentil, si vous voulez que Maman Laval puisse être vraiment fière de vous, soyez un peu moins convaincu de votre propre mérite, et admettez un peu plus volontiers celui des autres ; ôtez-vous de la tête cette idée malsaine que tous ceux qui ne s'agitent pas autant que vous sont des niais et des impuissants ; n'allongez pas si souvent la

mâchoire comme signe suprême de votre dédain et ne cherchez pas à vous mordre les dents.

Vouz avez des connaissances, de la sagacité, du talent et de l'étude. Faites servir tout cela, avec discernement, pour le plus grand avantage de tous, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes. On a beaucoup parlé d'un navire qui n'avait pas de quille ; il faut redouter davantage de n'avoir point de gouvernail.

Et maintenant, ô le plus malin des professeurs, ne vous mettez jamais à quatre pattes et ne vous laissez pas atteler. Cette posture est pleine de dangers. Elle n'a pas réussi au roi Nabuchodonosor, qui, dans son temps, était un aussi grand homme que Henri IV et vous même.

Il n'est pas bon, non plus, d'habituer vos petits Louis XIII à vous monter sur le dos, cravache en main. C'est le faible de notre époque—on l'a dit souvent—de manquer de respect. Parents, professeurs, gouvernants, autorités de toute espèce se laissent trop monter sur le dos. Louis XIII ne ferait peut-être pas une aussi triste figure dans l'histoire, entre deux grands rois, s'il eut reçu une autre éducation : craignez le même malheur pour Hubert second.

Pour en finir, bon docteur, ayez un peu moins de morgue et appliquez-vous aux choses de votre spécialité.

Guérissez-vous du *cacoethes scribendi.* Je ne dis rien du *cacoethes loquendi*— toute votre pharmocopée n'y suffirait pas— ; ne songez point à éclipser l'universalité de Pic de la Mirandole, ni celle de Voltaire, qui, elles-mêmes, ne furent pas de bon aloi ; défiez-vous des succès de la plateforme, des cliques, des flagorneurs, des cancans, des prôneurs qui veulent être prônés, de la camaraderie, de la bohême, des biographies mirobolantes— comme celle du Chevalier Falardeau,— des silhouettes improvisées ; allez sans tout cela votre petit bonhomme de chemin, et, en dépit de tous les Placide Lépine, vous ne serez point plus ridicule qu'un autre, et il vous arrivera même d'être plus utile à vos compatriotes que plusieurs grands hommes de votre connaissance, y compris l'économiste Langelier, l'agronome Jôson, le fantaisiste Fabre et l'abbé aux légendes.

JEAN PIQUEFORT.

M. MARMETTE.

PASTEL.

Il me prit avec lui pour m'aider à penser ;
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.

Voltaire.

I.

L'abbé Casgrain a plusieurs choses *intimes* :

1o Une édition *intime* de ses *Miettes* qui se vendait d'abord très cher, et qui maintenant se donne à très bon marché.

2o Un sourire *intime* qui permet au critique Lépine d'admirer ses belles dents.

3o Un secrétaire *intime*, qui écrit ce que l'abbé ne peut que dicter, et qui n'est autre que M. Joseph Marmette.

A ce métier de secrétaire *intime* on gagne :

1o Des descriptions mirobolantes,

comme celles de *François de Bienville*, de *l'Intendant Bigot* et des *Légendes.*

2o Un exemplaire des œuvres complètes de l'abbé.

3o Un bon numéro à la loterie des *Silhouettes* de M. Placide Lépine.

Je félicite mon jeune ami de ces avantages qui ne sont pas à dédaigner, et qu'il a sû bien mériter. J'ignorais entièrement les détails biographiques que son ami Placide a révélés sur son compte, et je les reproduirai avec plaisir, puisque M. Lépine les croit nécessaires dans une critique. Ce sera un préambule tout fait qui ne manquera pas de gaîté.

Le lot gagné par M. Marmette à la lotterie des *Silhouettes* n'est pas du tout mauvais. Il est bien meilleur même que celui du Dr Larue, comme cela est prouvé d'abondance.

Le tout, cependant, n'est pas fait à l'eau de rose, et les incongruités maccaroniques n'y font point défaut.

Il y a d'abord l'inévitable chapitre des dents, où il est établi que, si les incisives de l'abbé Casgrain sont

blanches, si les canines du Dr Larue sont brunes, les dents de M. Marmette sont noires " et en deuil de celles qui sont absentes " : remarque où l'on reconnaît toute la délicatesse de touche de M. Placide. J'attends avec anxiété, la silhouette de M. Louis Honoré Fréchette ; et comme, cette fois, le portraitiste pourrait bien être en peine, je lui conseille fort de dire que ce grand poète a les dents d'un tigre du Bengale : cela produira un bel effet. M. Louis Honoré, qui pose pour le genre terrible, sera très-flatté, et les tigres ne réclameront pas.

Cette sollicitude pour les rateliers de ses illustres clients embrouille un peu mes conjectures sur la personnalité du silhouetteur inconnu. Ne serait-ce point par hasard le Dr. Baillargeon ? Dans ce cas, le nom de plume ne serait point malheureux.

Mais, revenons à notre mouton.

M. Marmette est un excellent jeune homme qui ne mérite certainement point qu'on en dise du mal . . . ni

trop de bien—ce que nous démontrerons plus loin.

Comme le Dr. Larue, le jeune Marmette annonça de bonne heure ce qu'il devait-être ; seulement, il fut plus heureux que lui dans ses ébats rustiques, et l'arche de Noé toute entière paraît lui avoir passé entre les jambes sans encombre. A commencer par les petits moutons, à finir par la jument rouge, il y a là une gradation savante, un modèle de style et de haute conception littéraire ; lisez et admirez :

" Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, puis sur la jument rouge."

Si le Dr. Larue en avait fait autant, il aurait probablement su éviter les toquades.

"A quatre heures du matin, on le trouvait en queue de chemise (sic), à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la *bombarbe*."

Voilà ce que l'auteur appelle « des délices champêtres," et ce qui prépare convenablement l'imagination du lecteur au récit vraiment bucolique et poétique de l'évènement principal de la vie de notre héros, récit que j'abrége, quoique bien à regret.

C'était dans une excursion de résurrectionnistes. Marmette, avec un autre carabin, entraînait un cadavre déterré dans un cimetière de campagne. En attendant le charretier (sic), ils s'étaient blottis dans la neige.

" Alors, Marmette vit, à travers les fentes, venir, dans le chemin du roi, un habitant, qui au lieu de passer outre, se détourna de son chemin, et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrête le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne.........le profanateur......" *Mingebat in patrios cineres.* "

Une idée soudaine passe par la

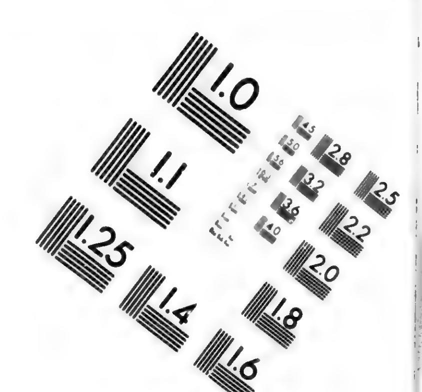
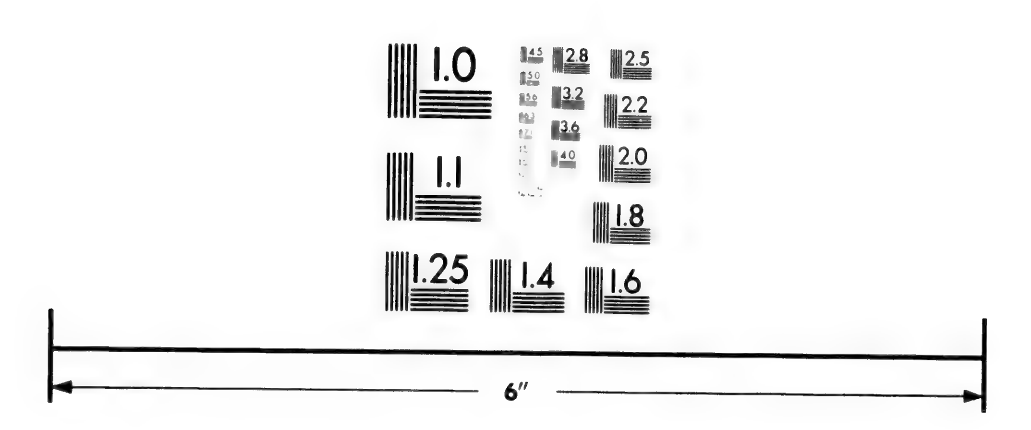


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





tête de Marmette : si je lui faisais une peur ?

"Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture et saisit le casque de l'habitant.

"Le malheureux ! Il en vit trente-six chandelles. Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

"Il bondit, il s'élance, éperdu, échevelé. Il court.... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté ; il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même ... il court...... il court encore.

"Marmette, comme bien vous voyez, avant d'écrire des drames en a joué."

Ah diantre ! vous appelez cela des drames ? Donc, s'il était donné à ce pauvre habitant de lire *L'Opinion Publique*, il dirait une autre fois : "Excusez, sauf votre respect, je vais faire un drame." Il est vrai qu'il n'aura pas toujours Marmette pour collaborateur.

Cette scène, du reste, peut se passer de commentaires. J'en redoute un, cependant, je l'avoue. Je crains fort que M. Desbarats, pour mieux graver cet épisode littéraire dans nos mémoires et l'adresser plus sûrement à la postérité, ne s'avise d'illustrer tout cela dans une prochaine livraison, et, qu'au lieu de l'astre des nuits qui se lève mélancoliquement sur un cimetière de campagne, comme dans l'Elégie de Gray, il ne nous fasse voir en pleine lumière, au premier plan, le drame joué par M Marmette, et, au second plan, le duel du Docteur Larue avec son bélier—et la black-eye non peinturée comme ombre au tableau.

Le reste de cette silhouette s'analyse comme suit : " M. Marmette a débuté dans les journaux par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées sans avoir épousé le style (sic). Il a commis *Charles et Eva*, qui sont nés obscurs (sic) et obscurs mourront, puis *François de Bienville*, roman bien corsé, puis, enfin, l'*Intendant*

Bigot, qui a été l'événement littéraire de 1871 !"

" Si le Ciel lui prête vie, et si, dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années nous aurons notre Fenimore Cooper."

Lui faire des loisirs ; c'est le mot de la fin, et c'est aussi le fin mot de cette silhouette ! Ils sont tous comme cela depuis Virgile, ces littérateurs : ils veulent toujours chanter :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

Le traitement de M. Marmette a été récemment augmenté, me dit-on ; si, à présent, on diminuait sa besogne ? L'idée est lumineuse. Ce ne serait certainement point l'abbé qui s'en plaindrait. Cet affreux gouvernement commencerait enfin à montrer du bon sens : il lui fournirait, tout-à-fait gratis, un secrétaire intime.

Et voilà comment, en attendant l'annexion, on travaille à la réforme des abus !

II.

Laissons-là M. Placide Lépine, et ses balivernes, et disons franchement ce que nous pensons du romancier canadien.

M. A. B. Routhier, dans ses *Causeries du Dimanche*, a fait une appréciation bien longue et bien indulgente de *François de Bienville*. C'est un peu ce que l'abbé Casgrain appellerait de la *critique à l'eau de rose*.

Néanmoins, il a indiqué dans le style de M. Marmette quelques défauts qu'il a appelés *légers* et que je trouve passablement graves. C'est l'abus des figures et l'exagération des couleurs.

Il est certain que ces défauts se rencontrent dans un grand nombre de pages de *François de Bienville*, et bien loin de les éviter dans l'*Intendant Bigot*, M. Marmette y est tombé plus souvent encore.

Ses descriptions, surtout, sont encombrées d'épithètes. Il est extrêmement rare qu'il laisse passer un

substantif sans lui adjoindre un adjectif plus ou moins ronflant. J'en pourrais citer bien des exemples, mais je ne les chercherai pas. Les premières phrases de la première page suffiront à la démonstration.

" La cloche du *lourd* beffroi dont la silhouette se dessinait nettement sur un ciel *bleu* tout *semé* d'étoiles *étincelantes* rendait un son *mat* et *sec* qu'étouffait encore une *épaisse* couche de neige dont les millions de parcelles *cristallines* scintillaient sur la terre *gelée*, comme autant de vers *luisants*, tandis que la lumière *pâle* de la lune estompait les *larges* ombres de la cathédrale sur la *grande* place de l'église.

" La bise mordait les joues *rougies* des femmes sous la capuce de leurs pelisses chaudement *doublées* d'ouate ; et les *bons* bourgeois sentaient leur barbe frimasser *rapidement par suite* d'une respiration *fréquente* que *doublait* leur marche *précipitée*."

Cette dernière phrase touche au

ridicule. Nous apprendre, sous prétexte de couleur locale, que c'est la *marche précipitée* qui occasionne la *respiration fréquente*, laquelle fait *frimasser la barbe des bourgeois*, c'est vraiment trop de complaisance. Le lecteur aurait pu deviner ces choses-là sans fatigue.

Dans presque toutes les descriptions de M. Marmette, il se rencontre de ces petits détails voisins de la trivialité. Néanmoins, ce sont là des vétilles, et je voudrais n'avoir pas un reproche plus grave à faire à M. Marmette.

Malheureusement, ses descriptions de personnes sont bien plus répréhensibles que ses descriptions de lieux. Chaque fois qu'une de ses héroïnes joue un rôle dans les faits qu'il raconte, il en fait des portraits de plein pied qui sont loin d'être convenables.

Il est certainement déplorable qu'un auteur canadien et catholique se soit permis d'imiter si fidèlement les romanciers français, dont le réa-

lisme aurait dû le révolter. Je ne veux rien exagérer, et j'ai trop bonne opinion de M. Marmette pour croire qu'il a voulu allécher le lecteur par des peintures un peu risquées. Non, je me persuade que le désir de paraître artiste et l'irréflexion ont seuls causé la faute, et j'ose espérer qu'il la corrigera dans une nouvelle édition, s'il y a lieu.

Comme je ne veux rien avancer sans preuves, et comme le reproche que je fais maintenant à M. Marmette est excessivement grave, on me permettra de faire quelques extraits des passages qui m'ont déplu.

Pour décrire la toilette de Madame Péan au bal de l'intendant, il faut à M. Marmette des phrases nombreuses et bien fleuries, au milieu desquelles se trouvent les lignes suivantes :

“ Des échelles de rubans couvraient la poitrine au défaut de la robe, tandis qu'un gros nœud à deux feuilles s'étalait tout en haut d'un corsage que la mode lascive du temps vou-

lait être très échancré ; chose dont ne semblait nullement songer à se plaindre la jeune femme, qui étalait avec complaisance les épaules les plus parfaitement blanches et arrondies qu'ait jamais effleurées l'haleine d'un valseur............ Des manchettes à trois rangs composées de dentelle, de linon et de fine batiste, retombaient en éventail sur un avant-bras nu, rond, blanc et potelé comme en dût rêver le statuaire qui créa la Vénus de Médicis.

“ Quand cette femme arrêtait sur un homme son œil bleu, dans lequel se miraient, ainsi que de grands roseaux sur les bords d'un lac limpide, ses longs et soyeux cils noirs, et qu'un sourire frissonnait sur ses lèvres voluptueuses, il se sentait aussitôt vaincu par le charme magnétique de cette fascinatrice beauté. ”

C'est là faire le vice trop beau, et la conclusion qui découle naturellement de ces lignes est la suivante :

Quand une femme comme Mme Péan arrêtera son œil bleu sur un

homme, il sera vaincu et il faudra bien l'excuser : ce sera un cas de force majeure.

Mais, M. Marmette, que faites-vous de la morale ? Sera-t-elle donc uniquement pour ceux qui ne rencontreront aucune tentation sur leur chemin ?

Plus loin, la description de la belle Mme Péan recommence :

" Elle est *à demie couchée sur un canapé dans un merveilleux boudoir*, plus ou moins couverte d'un *peignoir à dentelle.*

" Ses longs cheveux noirs ruisselaient dans *un superbe désordre* sur ses *épaules*, dont la *blancheur rosée* resplendissait sous l'*élégante échancrure* du peignoir..........Son pied droit, chaussé d'une charmante mule de satin aurore, s'appuyait sur le dos d'un petit chien à poil blanc et frisé qui dormait sur un carreau de velours ; tandisque la *jambe* gauche, *gracieusement repliée* sur elle-même, laissait deviner ses *admirables contours* sous la *légère* étoffe de la robe *diaphane.*"

M. Marmette dira peut-être :

Mais c'est de la couleur locale ; je ne puis pas peindre une *prostituée* comme je peindrais une honnête femme.

Pas de ces excuses, s'il vous plait. *Primo*, rien ne vous oblige à nous peindre des prostituées. *Secundo*, si vous ne pouvez vous en dispenser—ce que je n'admets pas—faites-le de manière à nous les faire détester, et non pas à les rendre aimables. Vos lecteurs les connaîtront toujours trop, sans vos peintures, et vous pouvez passer sous silence les *bras*, les *épaules*, les *jambes* et les *échancrures*.

Vous employez, d'ailleurs, presque le même langage dans le portrait de Berthe de Rochebrune.

" Sa taille svelte ondoyait sans contrainte à chacun de ses pas ; car l'absence de paniers alors en grande vogue, donnait toute leur souplesse à ses mouvements, et faisait ressortir la parfaite harmonie du buste et des hanches, dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection. "

Voilà encore des détails dont on pouvait se passer, et le lecteur aurait pu admirer Berthe de Rochebrune sans avoir *deviné la perfection de ses hanches.*

On me dira :

Mais, après tout, il n'y a rien d'obscène dans ces peintures.

Je réponds que l'obscénité est peut-être moins dangereuse que cette impudeur à demi voilée. Il n'est pas bon de faire deviner au lecteur ce qu'il est mauvais de lui dire. Son imagination ne peut que se souiller à ce travail.

Encore une citation d'un réalisme révoltant.

Voici les paroles que M. Marmette met dans la bouche de deux dames au bal de l'Intendant :

—La Péan doit aimer beaucoup l'or pour rester attachée à ce punais. . .

—Oui ! ma chère ; et je pensais précisément que l'odeur désagréable exhalée par le cher homme, malgré tous les parfums qu'il emploie pour

la combattre, est peut-être cause de la largeur démesurée des paniers de sa maîtresse, qui sait ainsi tenir.... *en société du moins*, l'amant à une respectueuse distance.

Ces citations suffisent pour démontrer que M. Marmette n'a pas été irréprochable dans plusieurs détails.

L'ouvrage est-il, du moins, parfaitement moral dans l'ensemble et digne d'être imité ?

Je suis bien faché de répondre : non.

Au point de vue littéraire, *l'Intendant Bigot* est supérieur à *François de Bienville* ; mais il lui est bien inférieur au point de vu moral.

C'est un roman *moderne* dans toute toute l'acceptation du mot, bien imaginé, bien agencé, rempli d'intrigues et de scènes émouvantes, accompagnées de toutes les machines dramatiques en usage, mais d'une portée morale fort douteuse. Je cherche en vain les sujets d'édification dans l'histoire d'un grand criminel et d'une femme adultère.

Le sujet lui-même est scabreux et réveille les mauvais instincts du cœur. M. Marmette a toujours tenu au premier plan Bigot et sa maîtresse, et les honnêtes gens sont au second plan. Raoul et Berthe n'occupent pas assez de place dans le tableau, et les turpitudes de Sournois auraient pu être dévoilées en moins de pages.

Berthe—qui doit être un ange de candeur et d'innocence—est victime de trop d'aventures qui blessent la pudeur. Deux enlèvements, c'est trop ; je dirai même, à peine de passer pour rigoriste, que c'est deux de trop. La course en croupe sur le cheval de Raoul n'est pas, non plus,—quoiqu'il n'en résulte qu'un baiser—un exercice à recommander aux jeunes filles.

Par contre, madame Péan est une adultère presque honnête, beaucoup trop aimable dans tous les cas. Bigot, qui était un scélérat, n'avait pas besoin de tant charmes pour être séduit.

En somme, je ne recommande pas le livre aux jeunes filles, et je le recommande aux pères de famille. Qu'ils en prennent soin et ne le laissent pas dans toutes les mains !

Au point de vue de l'art, je conseille à M. Marmette de se défier des romanciers modernes. Ils le font glisser dans le machinisme littéraire. Qu'il y prenne garde et qu'il n'aille pas se pendre à toutes les ficelles connues du romantisme contemporain.

JEAN PIQUEFORT.

Post-Scriptum. — Un monsieur Tanguay, que je ne connais pas, mais qui est sans doute connu, a fait un drame de l'*Intendant Bigot*. Plusieurs journaux, et surtout l'*Evènement*, qui est l'organe des théâtres, ont fait de grands éloges de cet essai dramatique, et la pièce a été jouée plusieurs fois. Je suis pourtant habitué aux réclames et, cependant, j'y ai été pris.

J'ai réellement cru que, pour cette fois—une fois n'est pas coutume—les journaux ne mentaient pas, et je suis allé entendre la pièce.

Je ne dirai pas qu'elle m'a ennuyé ; non, au contraire, elle m'a fort amusé... mais au dépens de l'auteur et des acteurs. C'est un drame mal construit, ridicule en plusieurs endroits et plein de lacunes (je demande pardon du mot *plein* qui s'accorde mal avec lacunes).

En justice pour l'auteur, je dois ajouter que les acteurs ont beaucoup nui au succès de la pièce. Tous les rôles—excepté celui de l'intendant Bigot —ont été mal rendus. Ce qui n'a pas empêché les journaux du lendemain d'acclamer les acteurs et l'auteur, et d'affirmer que le succès était *immense* et que la salle de musique avait failli crouler sous les applaudissements. Oh ! les gazettes ! les gazettes !

J. P.

PORTRAITS

ET

Pastels Litteraires

PAR

JEAN PIQUEFORT

QUEBEC,

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU,

2, Rue Du Fort,

1873.

PORTRAITS

ET

PASTELS LITTÉRAIRES.

M. L. H. FRÉCHETTE.

PASTEL.

> Ne point aller chercher ce
> qu'on fait dans la lune.
>
> *Molière.*

I

Je propose à l'auteur de *Mes Loisirs* d'adopter, à l'avenir, pour sa devise, cet alexandrin de Molière. Vivre sur la terre est sa destinée, quoiqu'il fasse, et les excursions dans les astres ne lui porteront jamais bonheur. Mieux qu'aucun autre il en a fait l'expérience, et il serait grand temps pour lui d'en profiter.

Il y a vécu assez longtemps, porté sur les ailes de ses utopies et de ses

rêves, et je ne sache pas qu'il en ait recueilli beaucoup de gloire. La lune peut être un beau pays, et je suis d'autant plus porté à le croire, que M. Fréchette, qui est un amant de la nature, y a fait des voyages plus fréquents. C'est là, probablement, qu'il écrivait :

> Prête-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
> Pour voir s'il est un homme là !

Non, M. Fréchette, il n'y a point d'hommes dans la lune, quoiqu'en puissent penser M. Flammarion et ......ses admirateurs. S'il y en a, soyez sûr que ce sont des rêveurs, et vous feriez bien de ne les point fréquenter.

Vous devez mépriser, d'ailleurs, un pays assez peu brillant pour se laisser éclipser par la terre, cette parcelle obscure d'un univers inondé de splendeurs. Descendez donc de cette planète secondaire qui vous a servi de trépied sybillin ; abandonnez votre pose prophétique et mêlez-vous à nous, simples mortels. Sinon, je renonce à vous peindre, faute de pou-

voir élever mes regards jusqu'à vous dans les hauteurs nébuleuses que vous affectionnez.

Bien . . . comme cela . . . nous voilà presque au même niveau. Baissez les yeux, dont l'éclat terrible m'intimide ; et ne parlez pas, de grâce : je ne saurais en quelle langue vous répondre.

II

M. Fréchette a publié *Mes Loisirs* en 1863. Il s'est donné beaucoup de peine à former ce petit volume—bien à tort selon moi ; car ni son pays ni lui n'en auraient été plus mal s'il n'avait pas vu le jour.

Quelques pièces de vers, que M. Fréchette avait publiées auparavant dans les journaux, et un bon nombre de chansonnettes dont les refrains sont toujours répétés pour grossir le volume ; beaucoup de vers faibles, et beaucoup de bouts rimés mêlés à quelques belles strophes ; plusieurs pièces sérieuses en tête, beaucoup de rigodons en queue ; quelques idées

trés-bien exprimées, puis, du doux, du tendre, du passionné, poussé dans le style du marquis de Mascarille; des images, des métaphores, quelquefois bien trouvées, plus souvent dignes de Cathos et Madelon ; des essais malheureux dans le genre terrible, de vains efforts pathétiques, et puis... des mots, des mots et encore des mots ; voilà, en résumé, ce que contiennent *Mes Loisirs*.

Du reste, pas d'originalité, ni de couleur locale. Rien qui indique que l'auteur ait jamais connu les mœurs canadiennes. Ses héroïnes sont moins des québecquoises que des parisiennes. Elles ont des *mantilles de senora*, des voix de mésanges, des fronts penchés etc., etc., bien populaires au *pays latin*. En réalité, ses chansons sont des clichés de romances et de *vers à ma belle*, qui traînent les rues de Paris depuis deux siècles.

Quand je compare toutes ces mignardises et ces fadeurs—écrites par un gros garçon, gras et joufflu—aux vers de M. Lemay, je me dis qu'il y

a aussi loin de celui-ci à celui-là, que de Garneau, père, à Garneau, fils, et ce n'est pas peu dire. Car—entre nous —on peut appliquer à Garneau fils ce que disait souvent un ancien domestique de mon père : ce n'est pas lui qui a *éventré* la poudre.

Le défaut capital de *Mes Loisirs* est la monotonie, une monotonie persistante, qui finit par endormir d'autant mieux qu'elle est toujours accompagnée d'une sorte de balancement harmonieux.

Une citation fera mieux saisir ma pensée. Je prends une des pièces les mieux réussies, intitulée : *Un soir au bord du Lac St. Pierre :*

Doucement balancé par la brise mourante,
Le lac applanissait sa *nappe transparente,*
Où déja s'étendaient les ailes de la nuit ;
Les *échos se taisaient* au fond du *bois* sauvage,
Et *sur le sable du rivage,*
Le flot venait mourir *sans bruit.*

La lune déployait sa *chevelure blonde*
Et ses *tremblants reflets* se déroulaient sur *l'onde*
Comme un *ruban d'argent* sur un *voile d'azur ;*
La brise caressait la *mobile ramée,*
Et son *haleine parfumée*
S'endormait avec le *flot pur.*

Enfin, c'était à l'heure où la *verte ramure*,
Mêle aux *accents* du soir un *suave murmure*,
Où *la feuille* frissonne aux *baisers* du *zéphir*;
A l'heure où des ondins la troupe se rassemble ;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une *vague* de saphir.

Fuyant des vains plaisirs des *coupes délirantes*,
J'aimais à contempler les *ondes murmurantes*,
Où les *flots sommeillant* dans le calme des nuits ;
J'aimais à m'égarer dans les *bois*, sur les *grèves*,
Laissant au loin flotter mes *rêves*,
Ce baume des *tristes* ennuis.

Et j'errais sur la *rive*, admirant en silence,
Les *reflets chatoyants* du *flot qui se balance*
Et glisse en *ondulant* sur le *sable doré* ;
Et d'un roseau *flexible armant* mon doigt timide,
Je gravais sur l'*arène humide*
Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus *enivrant* que *le bruit des fontaines*,
Plus suave qu'*un chant* sur les *vagues lointaines* ;
Plus doux que *les échos* d'un *bois* mystérieux ;
Qui surpasse en beauté *le chant* de Philomèle
Dont la *voix* chaque soir se mêle
Au bruit des flots harmonieux.

Nom plus *mélodieux* que l'onde sur la *grève* ;
Plus *doux* qu'un *chant* d'amour entendu dans un [*rêve*
Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort ;
Nom plus *harmonieux* que le vol d'un archange ;
Plus doux que les *accents* d'un ange
Qui *chante* sur sa lyre d'or !

Mais, comme un *vent léger* sur la *molle pelouse*,
Passant et repassant, une *vague* jalouse
De son *onde* venait aussitôt l'effacer ;
Je le gravais encore ; mais la *vague* suivante
Détruisait la lettre *mouvante*
Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les *rêves* du jeune âge !
Un *songe* qui s'enfuit, *la feuille* qui surnage
Et disparaît bientôt parmi les *flots mourants* ;

....

Enfin ! voilà l'idée de la pièce. Cinquante vers avant d'y arriver. Et ces cinquante vers, que contiennent-ils ? Essayez de les analyser ou de les résumer, et vous aurez la mesure du vide immense que l'on peut couvrir avec des mots. Ce sont des *flots*, des *vagues*, des *ondes* et des *ondins*, des *brises*, des *vents légers*, des *zéphirs*, des *ramées*, des *ramures*, des *bois*, des *feuilles*, des *grèves* rimant avec *rêves* etc. etc. etc., et tout cela chante la même chanson, qui s'appelle successivement *chant*, *accents*, *murmures*, *voix*, *bruits*, *échos* etc. etc. etc.

Cette pièce, que j'ai citée presque en entier, fait parfaitement saisir le genre de M. Fréchette et ses défauts.

Et remarquons bien que je n'ai pas choisi la pièce la moins remplie. Toute la seconde moitié du volume est entièrement composée de strophes sonores et creuses, où l'idée, quand il y en a, est noyée dans un style diffus et fade. Le lecteur s'en convaincra s'il a le courage de lire jusqu'au bout *La Nympe de la Fontaine*, *Corinne*, *Flora*, *Elle*, *le Matin*, *le Colibri*, *Un petit mot d'amour*, *Mon rêve rose*, etc., etc.

Pour terminer, j'impose comme *pensum* à tous ceux qui me trouveront trop sévère la lecture de *Mes Loisirs* en entier, et ce châtiment me dispensera de leur répondre.

III

De *Mes Loisirs* à la *Voix d'un Exilé* la transition ne s'explique que par les événements qui ont traversé la vie du poète. Le ton est complètement changé, quoique le talent n'ait guère grandi.

M. Fréchette pourrait bien dire comme Alfred de Musset :

> Mes premiers vers sont d'un enfant,

Mais il ne pourrait pas ajouter avec lui :

> Les seconds d'un adolescent,
> Les derniers à peine d'un homme.

Ses premiers et ses derniers sont d'un enfant, avec cette différence que, dans les uns, l'enfant est d'assez bonne humeur, et que, dans les autres, il écume de colère.

Après avoir doté son pays de " *Mes Loisirs* " il a demandé des gâteaux : on les lui a refusés ! Il a crié : faites-moi des rentes ; on lui a répondu : travaillez. Il a répliqué : mais je chante !—On a souri.

Alors, il est parti, tout boudeur, disant : vous vous en souviendrez !

Il voulait dire : je m'en souviendrai, et il s'en est souvenu. La *Voix d'un Exilé* en témoigne.

Quand il revint, il avait des airs triomphants. C'était Coriolan reve-

nant de chez les Volsques. Il avait si bien flagellé tous nos hommes publics les plus éminents, qu'il les croyait demi-morts. Il venait jouir de sa victoire, et il n'avait plus qu'à poser son pied, comme la Déesse *Liberté*:

Sur leurs cadavres terrassés !

Malheureusement, il n'était pas encore renté. La grande République s'était montrée bien ingrate pour tant d'amour qu'il lui avait montré !

Il alla crier famine
Chez la Lévis sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle ;

c'est-à-dire, jusqu'à l'anéantissement définitif des *gueux*, des *bandits*, des *monstres à face humaine*, des *scélérats*, des *brigands*, des *cormorans*, des *pieuvres*, des *chacals*, *des vampires*, des *requins*, des *harpies*, des *corsaires*, *coupe-jarrets*, *ribauds*, *voyous et sacripants*, qui gouvernent le pays.

La Lévis n'est pas prêteuse :

Que faisiez-vous, dit-elle, au temps

chaud, au temps où je vous réchauffais contre mon sein, comme une mère son fils, au temps où je vous promettais un bel avenir si vous vouliez travailler un peu et mettre vos talents à mon service ?

— Au temps chaud ? dit-il, je chantais.

— Vous chantiez ! Eh bien, dansez maintenant. Et la Lévis l'envoya . . . danser.

Il fut docile, cette fois, et se rendit à la Salle de Musique. Il y avait là une réunion de musiciens et de danseurs : Fabre, le flutiste-acrobate, Letellier, le trombone, Pozer, le tambour, Fournier, le trompette, et plusieurs autres.

Il entra en scène . . . . et en danse.

Après quelques tours de force sur la corde et le trapèze, accomplis par M. Fabre, il exécuta une jolie cabriole, tantôt avec la pose de Cicéron, montrant du doigt Catilina aux portes de Rome, et tantôt avec les airs de Béranger chantant la *Perronnette et Mistigris.*

L'*Evénement* affirme, et nous le croyons sans peine, qu'il y eut beaucoup de *rires*, lorsque, faisant le beau et souriant narquoisement, il dit dans son language figuré :

" Le vin de la Confédération, ça
" n'est point précisément ce qu'on
" pourrait appeler du vin de Champa-
" gne . . . (Rires) Au contraire, il me
" semble avoir un petit goût de vi-
" naigre assez prononcé. (Rires) Mais
" enfin, l'important pour nous, c'est
" de tâcher de l'ingurgiter sans nous
" étouffer. (Rires)"

Comment ! La Confédération n'a pas d'autre défaut ? Elle n'a qu'un petit goût de vinaigre assez prononcé ? Mais, alors, c'est le meilleur des gouvernements ! . . .

La *Voix d'un Exilé* nous avait donné d'autres notions sur la Confédération. C'était *une œuvre immonde, ayant le sanctuaire pour décor, accomplie sous le regard de Satan par des Erostrates et des Mandrins, pendant que le clergé dormait . . .*

Mais, maintenant, si ce n'est que

du vin un peu aigre, après tout ça ne peut pas faire tant de mal. Heureuses les nations qui ne boivent que du vin ayant un petit goût de vinaigre ! J'en connais qui boivent du sang, après s'être abreuvées d'alcool démagogique.

Cette petite digression historique était nécessaire pour expliquer comment l'auteur de *Mes Loisirs* a pu écrire *La voix d'un Exilé* ; comment l'imitateur de Lamartine s'est trouvé mêlé tout-à-coup à la tribu des hurleurs. M. Fréchette, dominé par l'orgueil, a laissé entrer la haîne dans son cœur, contre un ordre de choses qui n'avait pas su le distinguer de la foule et le rendre puissant et riche. Ce germe délétère s'est developpé chez lui et le révolutionnaire a gâté le poète.

M. de Châteaubriand a dit :

“ Le cœur le plus serein en appa-
” rence ressemble au puits naturel de
” la savane d'Alachua : la surface en
“ paraît calme et pure, mais quand
” vous regardez au fond du bassin,

"vous apercevez un large crocodile
"que le puits nourrit dans ses eaux."

C'est là une image parfaite de l'état d'esprit de M. Fréchette, qui, même à la surface, est bien loin d'être calme. Il a un crocodile sur le cœur, et tant qu'il ne l'aura pas vomi, sa prose sera déclamatoire et fausse, et ses vers exagérés, diffus, ampoulés, quelquefois ridicules.

Ouvrons maintenant *La voix d'un Exilé*, qui est une des productions du crocodile, et nous aurons quelque idée de l'abondance de fiel que peut contenir une âme.

Cette longue diatribe, imitée des *Chatiments* de Victor Hugo, et même un peu copiée, est divisée en trois parties, dédiées, la première *aux libéraux du Canada*, la seconde *aux membres de l'Institut-Canadien* de Montréal, et la troisième à feu *l'Honorable L. J. Papineau*. Toutes trois se ressemblent comme trois gouttes d'eau. Elles débutent par de beaux vers, qui sont comme un chant de la patrie et un écho lointain du passé ; mais bien-

tôt elles éclatent en fureur et répandent l'invective et le sarcasme dans un langage ignoble et bas.

De la rage, de l'écume, des crachats, des morsures, des coups de poing, des coups de pied, etc., etc., jusqu'à épuisement. Toujours la note aigüe, criarde, discordante, qui retentit d'un bout à l'autre. C'est l'imprécation de Camille, avec l'éloquence de moins et la trivialité de plus. C'est une Furie secouant sa chevelure de serpents, un énergumène faisant un charivari d'enfer, pour attirer l'attention de la police :

" Je les ai vus, ces gueux, monstres à la face hu-
[humaine,
" L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de
[haine,
" Le parjure à la bouche et le verre à la main,
" Erigeant l'infamie et le vol en science,
" Troquer, en ricanant, patrie et conscience,
" Contre un ignoble parchemin.

" Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
" Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cini-
[que,
" Ils baillonnent la loi pour mieux la violer.....,
Puis, à table, viveurs ! Ici, truffles et champagne !
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

Voyez ! l'ignoble bande à chaque pas accrue
Par tout ce qu'ont vomi les ruisseaux de la rue,
A l'assaut du pouvoir s'élance avec ardeur ;
Un Jocrisse-Harpagon prend le sceptre du maître ;
Tartuffe est chambellan, Roquelaure grand-prêtre,
Et Lamirande ambassadeur !

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, bravos de guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Ribauds, voyous et sacripants !

On voit, dans le repaire où tout cela pullule,
Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
Ils ont, pour les trouver, feuilleté les écrous,
Vidé les lupanars, sondé chaque tannière,
Bouleversé l'ordure, interrogé l'ornière,
Et plongé dans tous les égouts.

Un homme, un seul, parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces pendards devant qui pâlirait Barrabas !

Dix pages dans ce style ! C'est triste et risible à la fois. Et dire qu'un pareil homme a la prétention de devenir législateur ! Hélas ! quelle distance parcourue depuis le jour où il écrivait :

Loin de ces funestes alarmes
Mon pays savoure les charmes
D'une paisible liberté

Et ses enfants *dignes d'envie*
Goûtent les plaisirs de la vie
Au sein de la prospérité.
Rien ne trouble leur existence
Les ris, la joie et l'*abondance*.
....

Aujourd'hui, ce n'est plus ça. Son pays gémit dans l'*esclavage*, dans la *misère* et dans la *honte*, gouverné par des *bandits* et des *voyous*.

Pauvre homme ! Qu'il doit souffrir de voir sa patrie réduite à un tel état d'abaissement !

Terminons ce pastel déjà beaucoup trop long.

Je pense que M. Fréchette a un talent littéraire bien supérieur à ses œuvres. Je crois, même, qu'il a assez de talent pour reconnaître que *Mes Loisirs* ne contiennent rien et que la *Voix d'un Exilé* ne contient pas grand chose. En vain son petit groupe de claqueurs le proclame un grand poëte. Il sait bien, lui, qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le sera jamais, faute d'études solides qui changeraient ses idées.

Quand les nationards s'en vont en

guerre sous les ordres du capitaine de St. Just—qui a gagné son titre à la même bataille que Jean Casgrain le balafré—ils emmènent avec eux M. Fréchette, mais, chaque fois, il lui arrive le même accident : son fusil est trop chargé, et il crève au lieu de partir.

Cela me rappelle la légende de la canonière Parkinson.

Parkinson, pendant la guerre américaine, avait imaginé un bateau plat, très léger et très petit, susceptible d'être employé dans les eaux des moins profondes, et il l'avait armé d'un canon de gros calibre.

Mais la première fois qu'il en fit l'essai il se passa une scène assez comique. Il fit feu ! Et le boulet resta stationnaire, tandis que la canonnière fut lancée à deux milles en arrière — Elle était si légère !—Elle tomba au milieu des troupes de l'Union, où elle tua trois soldats et un caporal.

La même chose arrive à M. Fréchette quand il se met en frais de bombarder la forteresse du pouvoir.

Il fait feu ! Et vlan ! le boulet ne part pas, tandis qu'il est culbuté sur ses voisins, qui s'en retirent éclopés.

Pauvre M. Fréchette ! Son vaisseau a trop de voiles et pas assez de lest. Il a une imagination furibonde, et malheureusement le plomb qu'il devrait se couler dans la tête n'est pas encore fondu.

Son pire ennemi, c'est lui-même, c'est-à-dire l'amour propre. S'il voulait m'en croire, il connaîtrait mieux sa nature et ses aptitudes : il renoncerait aux camps, reviendrait dans le *Pays de Tendre* pour y mourir.

Victor Hugo, revenant un matin du jardin du Luxembourg, dit : " Si je voyais Béranger, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Châteaubriand au Luxembourg ; il ne m'a pas vu ; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants, qui jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus : " J'ai été ministre, " ambassadeur etc. ; j'ai la Toison-

" d'Or, le grand cordon de Saint-An-
" dré, etc. ; j'ai fait *Réné*, le *Génie du*
" *Christianisme*, etc. ; j'ai vu l'Améri-
" que, la Grèce, Rome, etc. ; et une
" seule chose m'amuse : c'est de voir
" jouer les enfants sur le sable."

Nous conseillons à M. Fréchette de bien saisir le sens profond de ce petit fait et de ces paroles. Il est né poète, mais il n'est pas autre chose. La vue des beautés de la nature lui inspire toujours ses meilleurs vers. Qu'il ne sorte pas de là. C'est la sphère qui lui convient. J'ai lu dans l'*Opinion Publique* sa poésie du jour de l'an : à peine contient-elle une idée, et, cependant, elle est assez jolie, quoique longue et trop descriptive.

Qu'il se dise à lui-même ce que Victor Hugo mettait dans la bouche de Châteaubriand :

" J'ai vu les Etats-Unis et leurs grandes villes ; j'ai fait *Mes Loisirs* et la *Voix d'un Exilé* ; mais je connais quelque chose de plus beau : c'est d'écouter le chant des linottes et de voir voltiger les plumes de leur nid.

" J'appartiens au grand *parti national*, et j'ai fait, lors de ma réception, un grand discours qui valait bien le vin de Champagne, et qui a mérité les *rires* de l'auditoire. Mais je sais quelque chose de plus joli encore : c'est de prêter l'oreille aux chansons de la brise et de voir sourire le printemps. "

Qu'il abandonne la politique qui serait pour lui un casse-cou, et qu'il reste à ses moutons, comme la bonne madame Deshoulières. L'arène politique est faite pour ceux qui ont plus de tête et moins d'imagination, plus d'idées et moins de rêves, plus de principes et moins d'utopies. Qu'il nous fasse encore des *pensées d'hiver* —à condition, toutefois, de varier un peu, d'abréger les descriptions et d'augmenter la somme des idées—et tout le monde sera content, content, content.

JEAN PIQUEFORT.

M. HECTOR FABRE.

—

> Il y a beaucoup de sottises qui sont mises en circulation par des gens d'esprit.
>
> *De Bonald.*

I

Si j'étais Placide Lépine, le silhouetteur, je commencerais ainsi le portrait de M. Fabre :

Esprit et corps légers. Jolie figure, curieuse et originale. Narquois d'air, de sourire et de manières. Front fuyant, où les principes ne sauraient s'asseoir. Cheveux rares ;—je le soupçonne d'en avoir lui-même dégarni son front exprès pour l'élargir et se donner un air grave. Dents...attendez...Pourtier vous dira ce qu'elles sont ; moi, je n'en sais rien. Je ne suis pas comme ce diable de Lépine. Quand des illustres veulent bien poser devant moi, je ne puis pas leur faire ouvrir la bouche pour compter les dents *qui ne sont plus*, ni inspecter

leurs *figures* pour peindre les *black-eyes* qu'ils ont pu recevoir. Non, je n'ai pas assez de toupet pour prendre ces libertés là.

M. Fabre n'a rien du soldat, encore moins du général. Mais il a du Gavroche et du Tortillard. Il aime à rire. Il raffole de plaisanteries. Quand vous lui parlez sérieusement, il ouvre de grands yeux et pense à autre chose ; ou bien il cherche, dans votre figure ou dans votre phrase, quelque sujet de rire.

Tout ce qui n'est pas plaisanterie, il le dédaigne. Pour lui, *le dernier des humains* n'est pas *celui qui cheville*, mais celui qui ne rit pas.

Il fait fi de la science et des savants, des hommes d'état et de leurs théories, des politiques convaincus et de leurs principes. Dans les grandes discussions parlementaires, il laisse la tribune des journalistes, ennuyé, ou bien il cause avec son voisin pour tuer le temps. Il ne croit pas aux grands discours. Mais, aussitôt qu'il entend un éclat de rire, ou une paro-

le piquante, il devient tout oreilles. Qu'a-t-il à faire dans le monde, si ce n'est plaisanter ?

Sa passion et son bonheur sont de faire des mots. Quand il a fait un mot, il n'estime jamais que sa journée puisse être perdue. Il s'est fait en ce genre une réputation et il en jouit. C'est à haute voix qu'il proclame les calembourgs qu'il a faits, ou qu'il s'est appropriés. Or, sa voix n'est pas agréable, et si l'on ne peut pas dire de lui, comme du député Tremblay, que sa voix est un rhume éternel, on peut du moins affirmer qu'elle est criarde, un peu flutée et légèrement discordante.

M. Fabre est *gens d'lettre* et homme d'esprit. Mais qu'est-ce qu'un homme d'esprit, aujourd'hui ? On dit bien que M. Buies et même M. Fréchette sont hommes d'esprit ;

M. Fabre se distingue certainement de ces deux matamores, et si l'on doute souvent de son esprit, ce n'est pas parce qu'il ne l'a pas montré, comme ces messieurs, mais c'est

plutôt parce qu'il l'a trop exhibé et n'a pas su montrer autre chose A son âge—il a près de quarante ans—il aurait dû faire preuve de quelques autres qualités.

C'est l'enfant gâté de l'écritoire, une nature que Placide Lépine n'aurait pas appelée *mâle*, mais féminine, capable de chanter le *Sabre de son père*, mais non de le mettre à son côté. Talent d'ailleurs facile, mais manquant de force, de solidité et de grandeur ; incapable de comprendre *toute* la vérité, encore plus de l'aimer. Rieur, frondeur, tapageur, cassant les vitres pour attirer l'attention, cherchant querelle à tout le monde pour s'amuser et faire reluire son esprit. On peut lui appliquer ces paroles d'un grand penseur :

“ Les petits talents, comme les pe-
“ tites tailles, se haussent pour paraî-
“ tre grands ; ils sont taquins et sus-
“ ceptibles, et craignent toujours de
“ n'être pas aperçus.”

L'*Evénement* est à la fois l'escabeau sur lequel il se hausse, et la cravache

qui lui sert à frapper ses meilleurs amis. Il fut un temps où l'on pensait qu'il deviendrait quelque chose. Mais ce temps est passé et ne reviendra plus. Aujourd'hui, on sait bien qu'il ne sera toujours qu'un guitariste, stipendié par l'un ou l'autre des partis politiques, qui se le passent, quand ils en ont les oreilles ahuries.

Nous croyons sincèrement que M. Fabre a fait une gageure. Remuant, alerte, vif et sûr de sa souplesse, il a parié qu'il se moquerait de tout et de tous, et qu'il ne serait pas pendu. Il achève de gagner son pari.

Naturellement, sa considération en a souffert. Il est étonnant qu'elle ait pu résister aussi longtemps et qu'il en reste quelque chose—s'il en reste.

On dit d'un homme rigide et conséquent avec lui-même qu'il est fait tout d'une pièce. On ne dira jamais cela du rédacteur de l'*Evénement*, et il serait bien difficile de compter les pièces nombreuses dont il est fait. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a joué bien des pièces dans sa vie.

C'est le voltigeur de la presse. Il n'est pas fait pour les grands combats, mais pour les escarmouches. Il ne se bat pas à l'épée, mais à l'épingle, et, comme il l'a dit lui-même, il n'a jamais fait une blessure grave. Quand ses chefs lui commandent d'exterminer un adversaire, ils lui imposent une tâche au-dessus de ses forces. Il a piqué bien des gens, mais il n'a jamais tué personne.

Le *parti national* l'a rallié pour gravir les hauteurs du pouvoir, et le secours qu'il en tire est fort douteux. C'est la mouche du coche. Elle voltige, elle agace, elle importune, elle bourdonne, elle pique partout,

> Pique l'un, pique l'autre, et croit à tout moment
> Qu'elle fait aller la machine.

Si jamais le coche arrive en haut, elle s'en attribuera la gloire. L'ennemi ne s'en occupe pas, parce qu'il la sait peu dangereuse. Quand elle l'a piqué au front, ou sur le nez, il secoue la tête et elle s'en va. On la chasse d'un coup de mouchoir, mais

elle revient. N'allez pas vous impatienter et vous battre avec elle de la même manière qu'avec un homme : elle finirait par vous vaincre, comme le moucheron de Lafontaine a vaincu le lion. M. Cauchon en sait quelque chose.

Défendez-vous, en riant de ses piqûres. Ou bien, donnez-lui du sucre. Elle raffole de sucreries et elle sera tranquille tant qu'elle en aura à gruger.

II

Dans une nouvelle que M. Fabre a publiée sous ce titre : " *Le cœur et l'esprit,*" je lis le passage suivant :

" Vers l'âge de vingt-ans, il s'était
" cru du talent et il avait essayé d'é-
" crire un livre ; mais comme il n'a-
" vait lu jusqu'alors que des auteurs
" à peu près faux et qu'il ne travail-
" lait guère, il n'était parvenu à pro-
" duire que des choses médiocres qui
" l'avait dégouté tout le premier.
" Voyant son impuissance de ce côté,
" il avait écrit des articles de jour-

" naux, dont plusieurs avaient été
" remarqués, et songé à une candida-
" ture politique qui n'avait point été
" accueillie."

M. Fabre, en parlant ainsi de son héros principal, a écrit sa propre histoire. Comme Paul Urbain, il s'est cru du talent lorsqu'il a fait ses premiers vers. Mais il a eu bien tort, et lui-même l'a reconnu depuis.

Kossuth et *Soir d'hiver* sont les vers les plus ridicules qui aient jamais été publiés dans le pays. Rien qui leur soit comparable dans les plus faibles strophes du *Répertoire National.* Les reproduire serait un ennui pour le lecteur et une cruauté inutile pour leur auteur : je les laisse dormir du sommeil éternel. Au reste, il faut donner crédit à M. Fabre d'avoir renoncé de bonne heure à la poésie, et de n'avoir pas réédité *Kossuth*. On me dit, même, qu'il l'a arrosé de quelques larmes de repentir, et qu'il n'en a plus commis d'autres depuis : tout est bien qui finit bien.

Pourquoi n'a-t-il pas aussi aban-

donné la prose ? Le sacrifice eut été grand, je le sais ; mais il l'aurait préservé de bien des misères et de bien des sottises. On m'objectera qu'il ne pouvait pas faire autre chose, et qu'il a vainement essayé d'être avocat. Je le crois sans peine. Mais, à tout prendre, n'aurait-il pas mieux valu ne rien faire du tout que de consigner dans une prose, souvent bien faite, tant d'inconséquences, de contradictions et d'ineptes facéties ?

M. Fabre a fait deux *Nouvelles* pas nouvelles du tout, et qui ne signifient rien. La *Chasse aux dots* est une histoire d'amourettes entre des collégiens et des élèves de couvent. Il est à peine croyable qu'un homme qui a l'âge de majorité puisse éditer de pareilles fadaises.

Le Cœur et l'Esprit est un conte du même genre, avec cette différence que les amoureux sont un peu plus âgés. Au reste, ils sont aussi ennuyeux les uns que les autres, et les deux nouvelles se ressemblent dans le fond comme dans la forme.

M. Fabre commence une *nouvelle* comme un article de journal, sans savoir où il arrivera. Il est totalement incapable de s'astreindre à faire un plan, à grouper des incidents, à nouer des intrigues. Il épuise, dès le premier chapitre, l'idée—assez pauvre déjà—qui a donné naissance à sa *nouvelle*, et le second chapitre est languissant. On y devine l'embarras de l'auteur, qui ne sait plus exactement le chemin qu'il doit suivre. Au troisième, le récit se traîne, s'alourdit, se mêle, et les personnages s'égarent en chemin. Au quatrième le lecteur bâille, et l'auteur aussi. On voit que le nouvelliste a perdu le fil de son histoire et qu'il s'ennuie de son journal, où ses allures sont plus libres. Pour se tirer d'affaire, dans la *Chasse aux Dots*, il alligne un paragraphe de points, pour tenir lieu de ce qui manque, et il brusque le dénoument en bâclant un mariage mal assorti et en promettant de nous dire plus tard ce que sont devenus les autres personnages.

Chose qui s'explique, son style ordinairement vif et animé dans son journal, est lent, flasque et décoloré dans ses *nouvelles*. On y reconnaît l'homme incapable de tout travail soutenu et de longue haleine.

Assez piquant dans le récit, il est nul dans le dialogue. Ses personnages causent beaucoup mais causent mal. Blandy et Caroline, Paul et Ernestine se font des déclarations d'amour incroyables. Ce sont des discours de plusieurs pages, froids comme glace, ennuyeux comme des plaidoyers d'avocat. D'ailleurs, les femmes mariées et les jeunes filles, les vieillards et les jeunes gens parlent tous de la même manière, et sur le ton qu'il prendrait lui-même. On dirait toujours qu'ils font des articles pour l'*Evénement*.

Il y a dans *Le cœur et l'esprit* un colloque invraisemblable entre tous les personnages que le hasard a réunis à la porte d'une boutique. Lebin Nanteuil y fait des discours à perte de vue sur le patriotisme et la nationa-

lité à quelques demoiselles qui l'entourent.

Il faut croire que la moralité exigeait de rendre ridicule celui des héros qui vaut le mieux. Pour mieux faire rire à ses dépens, M. Fabre fait intervenir un chien qui joue un rôle très important dans le récit. Il nous avertit que c'est un *chien célèbre*, et il nous fait un peu son histoire qui prouve qu'il n'était pas l'ami de l'homme. Or, cet ennemi de l'humanité a dérobé un filet de bœuf à une vieille femme de la halle. La vieille le poursuit, aidée par les charretiers stationnés sur le marché de la haute ville, où la scène se passe. Pressé de toutes parts, le pauvre animal descend à fond de train la rue de la Fabrique, où Léon Nantouil pérore ; il s'élance entre ses jambes et le précipite sur le pavé. "Ce fut un éclat de rire irrésistible et général," affirme M. Fabre. Je le crois bien !

Évidemment, M. Fabre appartient aussi à l'école de Placide Lépine. Il croit avec cet illustre critique que

pour ridiculiser quelqu'un, il faut qu'un animal quelconque lui passe entre les jambes. Quels gens drôles ! Leurs personnages ont tous des aventures extraordinaires, ici avec un bélier, là avec un petit bœuf rouge et *tutti quanti*, ailleurs, avec un chien. Pour être juste, il faut dire que M. Fabre prodigue moins les détails que Placide, et qu'il ne nous dit pas si son héros s'est relevé avec *une black-eye*.

M. Fabre est plus nul encore dans la description que dans le dialogue. Jamais une scène de la nature, quelque belle qu'elle soit, ne l'a ému, et vous ne trouverez nulle part dans ses écrits ces images vives et gracieuses que les beautés de la nature inspirent toujours aux poètes.

Cela tient sans doute à ce qu'il manque entièrement de sensibilité. Dans *Le cœur et l'esprit*, comme dans ses autres écrits, on voit bien briller çà et là quelques parcelles d'esprit ; mais nulle part il n'y a le moindre vestige de cœur. C'est un défaut capital pour un nouvelliste.

Pour compléter ce qui me reste à à dire des *nouvelles* j'ajoute qu'il y a, par ci par là, quelques traits de mœurs bien touchés, quelques tableaux gais et fidèles qui déridont le lecteur. Mais ces jolis passages sont trop rares.

III.

Lorsqu'il fonda l'*Evénement*, M. Fabre écrivait :

" Chacun sa vocation......A tort ou à raison, je me crois journaliste, et cette ambition heureuse ou malheureuse conduit mon esprit."

N'est pas journaliste qui veut, et c'est à tort que M. Fabre s'est cru appelé au journalisme. On peut être un bon écrivain et un très-mauvais journaliste : c'est son cas.

Faire un journal est un grand art qui exige beaucoup de travail, de fortes études et des convictions profondes. Or, tout cela manque à M. Fabre.

C'est un boulevardier, de nature et d'éducation, et dans son passage à

Paris il a meublé son cerveau des bribes d'esprit du boulevard. C'est tout le travail qu'il a pu faire. Il n'a guère fait d'autres études.

C'est un esprit ingénieux, quelquefois adroit, souvent très-gauche, souple toujours et dans une mesure exagérée. Mais il n'est ni fécond, ni varié, ni étendu, ni solide. Il a sa spécialité — la chronique — hors de laquelle il n'est rien.

Son manque absolu de convictions est connu de tout le monde, et il le confesse volontiers. Sa pudeur n'est pas [illegible]uche, et son honneur est flegmatique. Quand on l'accuse de manquer de l'une ou de l'autre, il ne s'émeut pas. Il répond tranquillement : après ?—comme un homme convaincu que la pudeur et l'honneur sont des mots vides de sens

Un jour—c'était peu de temps après la fondation de l'*Evénement*—il disait *pis que pendre* de la *Minerve* et de ses rédacteurs. Quelques mois après il écrivait lui-même dans la *Minerve* qu'il accablait d'éloges, et il

expliquait ainsi ses changements politiques :

" *Combinant* un certain *scepticisme politique* avec *une grande naïveté de conduite*, je crus le moment propice pour passer du *rouge pâle* au *bleu tendre*."

Voilà qui est charmant, et la justification est complète. Cela donne une grande autorité aux opinions de l'écrivain.

En même temps, toutes ses tergiversations sont expliquées par cet aveu qui joint la crudité à la naïveté. A l'avenir, quand on le verra passer d'un camp à l'autre, et mépriser un jour ce qu'il encensait la veille, on dira : la chose se comprend : c'est le *scepticisme politique* qui vient de se *combiner* avec *une grande naïveté de conduite*. Avis à l'écrivain qui voudra écrire la biographie de M. Fabre. Il pourra l'intituler : " *Histoire des combinaisons du scepticisme politique avec la naïveté de conduite.*"

Il est donc évident que M. Fabre n'a pas les convictions profondes qui

font le journaliste. Mais il est gazettier, et c'est un métier—non pas un art—que bien peu de gens savent aussi bien que lui dans le pays. Il sait faire la gazette et lui donner une apparence attrayante. Son but unique est d'amuser le public moyennant finances. Il ne s'occupe pas du reste, et ne regarde pas aux moyens.

Sa gloire, c'est le fait-divers. Il sait lui donner ce tour piquant qui allèche le lecteur. En ce genre, il s'est donné un rival dangereux dans M. Nazaire Levasseur, qui, parfois, oublie que M. Fabre est son maître, et qui se permet de l'éclipser. Quand ils réunissent leurs deux génies pour raconter les aventures de Mademoiselle Lolotte à la cour du Recorder, ils n'ont pas de supérieur dans la province de Québec.

L'*Evénement* pose pour *la Gazette bien informée*. Rarement il assigne aux événements politiques les causes que tout le monde voit. Il devine les motifs secrets, les ficelles cachées, et quand il n'y en a pas il sait bien en fabriquer. Vous allez en juger.

Un nouveau parlement vient de s'ouvrir et le ministère vient de passer par une crise qui a failli avoir des conséquences très-graves. Deux des ministres M. C. et M. B. n'adhéraient pas entièrement au programme de l'administration et ont menacé de résigner. Mais il paraît qu'une entente va avoir lieu.

Entrez avec moi au bureau de l'*Evénement*, et nous aurons des nouvelles :

—Eh bien ! M. Fabre, que pensez-vous de la crise ministérielle ? On dit qu'elle touche à sa fin, et que monsieur C. va accepter le dernier article du programme ?

—Mais, mon cher, il ne s'agit pas pas de programme.

—Comment cela ? Mais la crise n'a-t-elle pas éclaté parce que monsieur C. ne voulait pas accepter le dernier article du programme.

—Vous n'y êtes pas, mon cher ; je vais vous instruire. Vous saurez que Madame X. a donné un grand bal le dix du mois courant. Or ma-

dame C. voulait aussi en donner un ce jour-là. Les préparatifs étaient faits, une partie des invitations avaient même été envoyées, lorsque Madame C. apprit la date malencontreuse du bal de Madame X. Ce fut un grand émoi chez les C. Madame et Monsieur se rendirent immédiatement chez Madame X. et la sollicitèrent de vouloir bien remettre son bal à un autre jour. Celle-ci n'avait pas encore fait ses invitations, et elle avait déjà pensé à différer, parce qu'elle n'avait pas encore reçu de France et d'Allemagne ses vins fabriqués à Montréal. Mais elle n'a pas voulu manquer l'occasion de se venger de Madame C. qui l'a éclipsée au dernier bal de Son Excellence, et elle a refusé net.

Madame C. a insisté : elle a multiplié les compliments et les douceurs ; elle a appelé Madame X. sa *petite amie*, sa *très-chère*, sa *charmante*, sa *toute belle* etc., etc. Peine inutile ! Madame X. est demeurée ferme comme un roc. Finalement, Madame C.

un peu excitée, a rappelé à Madame X. que la fille d'un marchand devrait se montrer un peu moins fière, et plus déférente pour elle. Madame X. a répliqué que la fille d'un marchand n'avait pas tant à s'incliner devant la petite fille d'un cuisinier ; et les adieux se sont faits dans un style moins tendre encore.

Madame C. a pensé quelque temps qu'elle pourrait peut-être faire son bal tout de même et attirer chez elle les invités de Madame X. Mais Monsieur X. est premier ministre et fort estimé ; elle a craint un fiasco, et elle a dû désinviter tout son monde......

—Et puis ?

—Vous ne devinez pas le reste ? Il faut donc tout vous dire. Monsieur C. est très lié avec Monsieur B. l'autre ministre, et il l'a mis dans ses intérêts pour se venger de Madame X. De là la crise.

—Vous plaisantez ?

—Je ne plaisante pas. Sous le régime des gouvernements responsables, les maris répondent des fautes

de leurs femmes, et Monsieur X. paie aujourd'hui pour le mauvais vouloir de sa femme. Son embarras est extrême, et Monsieur C. profite d'une phrase obscure du programme pour jeter les hauts cris, et invoquer les principes fondamentaux des sociétés et de la religion.

—Mais d'où vient que l'on annonce la fin de la crise?

—Ah! voici maintenant. Madame C. a un frère à la campagne, et ce frère a un neveu qu'il aime beaucoup. Or ce neveu est intimement lié à son cousin le jeune D., qui n'a pas le sou et qui sollicite un emploi. Le neveu fait tout ce qu'il peut pour servir son cousin, et il a tant insisté auprès de son oncle, que celui-ci est venu à Québec et a décidé sa sœur, madame C., à travailler pour lui. Or la nomination du jeune homme est du département de Monsieur X. Il a donc fallu tenter un rapprochement, et vous pouvez imaginer que Monsieur X. ne demandait pas mieux.

A présent, il est certain que Madame C. a obtenu de Monsieur X. la promesse formelle que le cousin du neveu de son frère sera nommé. C'est pourquoi on a changé deux ou trois mots de la phrase obscure—qui n'est pas plus claire—et le programme sera adopté par MM. C. et B.

—Et les principes ?

Un éclat de rire est la réponse de M. Fabre ; et il ajoute : Monsieur C. me ressemble il *combine un certain scepticisme politique avec une grande naiveté de conduite.*

Tel est l'homme.

En politique, il ne reconnait pas de principes, encore moins de vertus. Il voit des intérêts et des calculs, des hypocrisies et des ambitions, des pièges et des ficelles. Ne lui parlez pas de doctrines, de principes, de probité de conscience dans le domaine politique, il vous répondrait : connu.

Un écrivain qui aurait des loisirs et de la patience ferait un travail, je

ne dirai pas amusant ni utile, mais curieux, en relevant toutes les contradictions de M. Fabre. Je suis convaincu qu'il n'y a pas une seule question de notre politique sur laquelle il n'ait écrit *blanc* et *noir*, et pas un homme public qu'il n'ait méprisé et encensé. Il a appartenu à tous les partis, et il les a tous servis dans le même style.

Je ne veux pas écrire sa biographie; mais pour faire connaître le journaliste, il faut bien livrer au public au moins un *chapitre de contradictions.* J'entends M. Fabre s'écrier : voilà le soulier qui me blesse, ne parlons pas de ça ! Mais il le faut ; prenez patience, M. Fabre, je vais abréger.

Je passe sous silence vos écrits dans le *Pays*, dans *l'Ordre* et dans le *Canadien*, et je me borne à l'*Evènement*. Il va sans dire que je n'ai pas le courage de parcourir en entier ce vaste répertoire de vos chefs-d'œuvre ; je l'ouvre au hasard, et je mets en regard quelques unes de vos opinions d'hier et d'aujourd'hui.

UN CHAPITRE DE CONTRADICTIONS

Le parti conservateur et le parti libéral.

HIER.

“ Le parti conservateur est *le plus sûr dépositaire des traditions nationales, le guide politique le plus prudent* ; et *c'est en lui* que dans cette heure solennelle de notre histoire, *doivent s'absorber* tous les partis, toutes les nuances d'opinion. Les *hommes extrêmes* que nous voyons déplorer si amèrement la fin du régime de l'union et conseiller au peuple de pousser si loin la résistance à la confédération sont ceux-là même qui jusqu'à leur avènement au pouvoir, ne voulaient point de l'union et qui le cas échéant accepteraient de grand cœur *l'annexion*. Si leurs alarmes patriotiques étaient sincères, redouteraient-ils moins *notre absorption dans l'immense république américaine* que notre alliance avec trois ou quatre provinces, di-

AUJOURD'HUI.

“ C'est en vain que nous cherchons encore à nous diviser en *libéraux* et en *conservateurs*. Il est aussi impossible de définir ce que c'est qu'un conservateur canadien que de dire en quoi un libéral ne l'est pas..... Depuis quinze ans *le parti conservateur domine* en maître dans le pays. *Son mérite intrinsèque ne suffit pas* pour expliquer un si long règne. *Ses vertus seules ne justifient pas* la faveur d'une si constante fortune..... *Au lieu de s'identifier* avec la cause du pays, il a cherché au contraire à *l'absorber dans la sienne*, au lieu *d'élargir ses vues* à mesure que son importance grandissait, il est *resté intolérant, rancunier, égoïste*..... Il ne peut pas demander l'absolution pour ses fautes politiques en montrant ses états de service re-

visées d'intérêts, destinées à se contrebalancer, et dont une seule est supérieure en population et en richesses au Bas-Canada.

" Ne nous laissons pas prendre à de *vaines déclamations*, à des subterfuges de parti, et regardons au fond des choses.........

" Si le *parti libéral avait vraiment à cœur l'intérêt du Bas-Canada*, il ne prolongerait pas sous le régime de la confédération *la lutte* que, depuis dix-huit ans, *il fait sans succès au parti conservateur*. Cette lutte ne peut avoir pour effet que de diviser nos forces au profit des autres provinces et de neutraliser notre influence nationale........ Le fait est qu'ils avaient bien tort de se plaindre et bien peu raison de déclamer. L'*Union nous a donné vingt cinq ans de l'existence politique la plus douce que l'on puisse imaginer*. S'ils l'avaient connue, les grands peuples eussent envié *notre paisible*ux. On sait que *pour conserver le pouvoir il vend, s'il le faut, son âme...... Politique éternelle de dénigrement systématique, vipère à la langue visqueuse, hydre toujours renaissante, harpie hideuse, affreuse lèpre, éponge imbibée de fiel et de cyanure de potassium et qu'un parti politique a pressée par tout sur le chemin de ses adversaires pour les flétrir ou les mettre à néant, eux et leurs actes*. (Toute cette phrase est peut-être la plus ridicule que la presse ait jamais commise).

(Discours). " *Est-ce que moi qui vous parle j'ai jamais été conservateur* dans le sens étroit du mot ? Est-ce que j'ai jamais été considéré comme tel par *ceux auxquels l'étroitesse de leurs idées et l'aveuglement de leurs passions* donnent le droit de s'appeler *conservateurs* par droit de naissance......

" Aussi je n'éprouve aucune hésitation à me

4

ble bonheur, notre honnête prospérité......Tandis que le *ministère conservateur* s'appuiera sur la majorité Bas-Canadienne, l'*opposition est fatalement condamnée à subir le joug de la majorité Haut-Canadienne* et à ne triompher qu'à son profit.........C'est donc un *grand bonheur* pour la province de Québec que le peuple se prononce avec une unanimité si complète *en faveur du parti conservateur ;* c'est *la garantie de nos droits ;* c'est, en un mot, le pouvoir placé entre nos mains...... L'*Opposition Bas-Canadienne est annexionniste,* mais elle *n'ose marcher droit* à son but. Elle n'accepte ni ne rejette franchement la confédération, elle la subit et achève de perdre dans cette situation fausse ce qui lui reste de force...... *Lorsque les libéraux sont parvenus au pouvoir, ils n'ont absolument rien fait*......etc., etc., etc."

rallier à un parti qui comptera tant de libéraux dans ses rangs...... Je renoue avec eux de vieilles sympathies......

"Le parti conservateur n'a dû son long succès qu'à une chose, son titre de défenseur de l'Eglise......Sans ce titre, il y a longtemps qu'il serait tombé et qu'usé par ses méfaits son règne se serait évanoui...... etc., etc., etc.

La Confédération.

HIER

L'Union était un état transitoire. Sa mission historique était de préparer la voie à *la confédération* ; il y a dix ans qu'*elle aurait dû disparaître pour faire place à l'édifice politique* dont elle avait jeté les bases. La confédération, loin d'être venue trop tôt, vient peut-être trop tard............ *Il n'y avait pour le Bas-Canada qu'une seule conduite à suivre, l'accepter* en principe. S'il l'eut tout d'abord repoussé, il eut commis une de ces fautes politiques qu'il est difficile de réparer..... *L'union avait fait son temps, l'indépendance est un chimère,* l'isolement est impossible ; il fallait choisir entre ces deux termes *: la confédération ou l'annexion.........* Il y aura pour les Canadiens-Français *trois grands éléments de puis-*

AUJOURD'HUI.

Notre situation est de celles qu'on *n'ose à peine analyser,* tant elle ne présente de tous côtés, qu'*aspect désolé,* que *surface stérile.* Il faut pourtant dire enfin tout haut ce que tous disent tout bas ; écarter le voile qui couvre *des maux qui vont toujours grandissant,* et auxquels il n'y a qu'*un seul remède,* que personne n'a le courage d'indiquer, quoique chacun soupire après le moment ou il sera hardiment appliquée et où il produira guérison complète.........La Confédération *n'a rien apporté* au pays qu'il n'eut déjà, et lui fait payer des *semblants d'avantages* et des *simulacres de force* aussi chers que s'ils étaient des biens réels, des gages assurés de grandeur. Les Provinces *ont uni* ensemble *leurs*

sance dans la confédération............ La cause du Bas-Canada a donc pour elle toutes les chances favorables. Les alliances ne sauraient lui manquer........ De toutes les provinces, *c'est le Bas-Canada qui est le mieux placé* pour profiter des avantages de la lutte et en sortir triomphant......... Nous entendons chaque jour *des esprits aigris par les insuccès politiques* décrire les *ennuis dont nous menace la confédération.* Ils laissent de côté avec soin *les avantages incontestables qu'elle nous promet.....* etc., etc.

Il n'y a plus moyen de soutenir que c'est par amour de la *nationalité* que *l'on a repoussé la Confédération,* et qu'on la combat encore ; car, enfin la *nationalité* serait *pour le moins* aussi exposée sous le régime américain......etc., etc., etc.

faiblesses, mis en commun *leurs misères !..... Ce grand changement politique n'a pas produit le plus léger remous. Faut-il s'en étonner ?* faut-il s'étonner de ce que *l'union contractée avec de petits peuples* aussi nécessiteux que nous, *soit restée sans fruit,* tandis que *le contact de quarante millions* d'habitants en pleine activité *nous eut transformés ?* ....La tentative de fonder une Confédération anglo-canadienne à côté des Etats-Unis, est donc visiblement condamnée à l'insuccès.......*La Confédération, hâtivement achevée, condamnée à une tâche au-dessus de ses forces, ployant sous une dette énorme, ne pouvant nous assurer ni la prospérité* à l'intérieur, ni la sécurité à l'extérieur *disparaîtra fatalement* de la scène, le lendemain du jour où, réalisant le programme qu'on lui a assigné,

elle s'étendra de l'Atlantique au Pacifique. ....*Avec l'annexion* ce serait *tout le contraire ;* et dans l'*accroissement r a p i d e, merveilleux, de la prospérité générale,* de la fortune publique, nous ne nous apercevrions pas vraiment de ce qu'il nous faudrait verser dans le trésor public de plus que maintenant.. . , etc., etc.

Achat du Nord-Ouest.

HIER.

" *On trouvera dans le discours de Sir George* sur les négociations au sujet du territoire du Nord-Ouest des *explications claires, convaincantes, décisives.* Il nous semble qu'*il n'y a rien à répliquer à ce raisonnement victorieux*......

" *Le résultat obtenu fait le plus grand honneur* aux négociateurs canadiens et en particulier à Sir George...... *Personne n'osait espé-*

AUJOURD'HUI.

" Une *discussion calme et raisonnée,* un *examen consciencieux, et ni l'acquisition du Nord-Ouest* ni l'annexion de la Colombie n'avait lieu Il aurait fallu *expliquer d'une façon plausible cette acquisition* qui ne paraît avoir été faite que pour nous procurer le spectacle d'une guerre civile dans un coin de la Puissance ....etc., etc., etc.

L'argent consacré à l'achat du Nord-Ouest

rer des *conditions aussi avantageuses* que celles obtenues......

A l'adresse des libéraux : " On repousse l'acquisition du territoire du Nord-Ouest, parce que cela complète et consolide l'Union Canadienne dont on souhaite la chute, et que cela nuit à l'extension des Etats-Unis Ce n'est pas au point de vue canadien que l'on se place, mais au point de vue américain......

est de l'argent placé à fond perdus.........

" Aussitôt que le drapeau fédéral flottera de l'Atlantique au Pacifique, le drapeau Anglais repassera les mers...... etc., etc., etc.

C'est ainsi que M. Fabre a jugé toutes les questions. Pour être plus sûr de ne pas errer, il a toujours écrit le *pour* et le *contre*. A vous de choisir, Messieurs.

Je pourrais faire repasser devant vos yeux, lecteurs, ses dires sur un grand nombre de questions, telles que l'annexion de la Colombie, le chemin de fer du Pacifique, le Traité de Washington, l'émigration, le tarif, la colonisation etc. etc., etc. Mais à quoi bon ? Vous vous trouveriez

toujours dans le même embarras entre ses opinions d'hier et celle d'aujourd'hui, et ça deviendrait ennuyeux.

Des questions politiques passons aux hommes et voyons si ses jugements sur les personnes valent mieux :

M. Chauveau.

HIER.

" Le chef du cabinet, M. Chauveau, est un ancien ministre retiré des luttes depuis dix ans, estimé de tous les partis et plus propre qu'aucun autre à mener à bonne fin une œuvre de rapprochement et de conciliation......Il n'a point d'ennemis et il n'est l'ennemi de personne... *Orateur et écrivain*, il jettera de l'éclat sur notre gouvernement provincial et lui imprimera un cachet français...Les journaux modérés de l'opposition ont rendu hommage, avec une bonne grâce dont il faut les féliciter, au talent du pre-

AUJOUD'HUI.

Sans vues politiques, sans indépendance personnelle, *bornant son habileté à l'intrigue* et sa force à la ruse, mettant son ambition dans le succès des manœuvres qui protégent son établissement particulier ; *ni homme d'état*, ni administrateur, *ni orateur* parlementaire, ni même homme d'affaires, le premier-ministre est incapable de combiner et de mener à bonne fin une entreprise politique sérieuse, voire même de trancher à moins d'un an d'hésitations, la plus simple question pratique.........

" Sa politique est de

mier ministre en même temps qu'à l'*énergie doublée de modération* dont il a fait preuve dans les luttes du passé et qu'il saura déployer plus que jamais à la tête des affaires... *Par son caractère comme par son alent, Monsieur Chauveau est le représentant le plus convaincu et le plus brillant* du sentiment canadien-français.......*L'éloquent homme d'état* réalisera, nous en sommes convaincu, toutes les espérances que sa haute renommée de patriotisme et de talent a fait concevoir."

louvoyer pour échouer.

"Que l'on ne pense pas que nous exagérions ; faible mais intrigant ; ayant l'épiderme sensible mais aussi l'esprit fertile en ressources, M. Chauveau est plus aisé à renverser qu'a déjouer.......

Il a jugé tous les chefs conservateurs de la même manière que M Chauveau. Tantôt il les a élevés aux nues (quand ça payait), et tantôt (quand ça ne payait plus) il les a traités comme des nullités.

Mais, dira-t-on peut-être, il n'a pas agi de même à l'égard des chefs libéraux. Voyez croyez ?

Voici ce qu'il a écrit de

M. Blake.

HIER.

" M. Blake n'est pas de ces adversaires incommodes qui vous harcellent sans cesse et dont on se débarrasse à tout prix. C'est au contraire un ennemi que l'on conserve avec soin. Comment le remplacerait-on ? Où trouver un tacticien si maladroit qu'il passe son temps à préparer à son parti d'humiliantes défaites, et au gouvernement de faciles triomphes ? Battu, il mérite toujours de l'être. C'est rare "......etc., etc., etc.

AUJOURD'HUI.

" M. Blake est arrivé, en si peu d'années, à la haute position qu'il occupe maintenant par la seule force de son caractère et de son talent. Il a conquis de suite sur son parti une autorité morale rarement obtenue à ce degré, même par les hommes les plus habiles, et dans le monde politique un prestige qui a promptement dépassé celui de ses rivaux plus anciens que lui dans l'arène. Il est arrivé de suite au premier rang... etc., etc., etc.

A présent, on aimera peut-être, à savoir si M. Fabre ne voit double qu'à l'égard des hommes politiques, et s'il juge mieux ses confrères, journalistes et écrivains.

Ouvrons encore l'*Evénement* :

MM. Provancher et Carle Tom.

HIER.

“ Entre la littérature et les finances M. Provencher n'a point encore fait un choix. La conséquence de l'indécision de sa vocation est que son style a le teint pâle et que ses phrases n'ont point envie de vivre. Son esprit manque la plaisanterie et sa verve fume.

“ Il ne parait pas avoir des convictions invincibles ....”

“ Carle Tom, rédacteur de la *Minerve* était essentiellement un écrivain sage, un secrétaire fidèle. Il ne faisait pas de bruit dans le monde ; on ignorait son nom parmi les politiques. Jamais on ne lui attribua un bon article ; quand par hasard il en écrivait un, on le citait comme d'un autre. Du commencement de ses articles on n'en appercevait pas la fin : elle se perdait dans les espaces où ne pénètre jamais un lecteur... etc.

AUJOURD'HUI.

“ Je porte au caracetère de Provencher une vive sympathie, à son talent original, solide et fin, une sérieuse estime.

“ Quant à Carle Tom, je tiendrai à honneur d'alterner avec lui comme chroniqueur. De tous ses lecteurs, je suis peut-être celui qu'il amuse davantage. Personne ne rend plus que moi justice à sa verve plaisante, à son charmant esprit.”

M. A. B. Routier.

HIER.

" M. Routhier est un écrivain de talent très-versé dans les questions politiques, qui jouera certainement plus tard un rôle considérable dans la carrière publique.

Sa place est marquée à la Chambre, et le plus tôt il ira la prendre le mieux."

AUJOURD'HUI.

" On veut porter haut M. Routhier qui, laissé à ses propres forces n'irait pas loin, même en littérature...... M. Routhier s'est perdu dans notre estime et dans celle des bons juges depuis qu'il écrit. Nous ignorons s'il éclipse M. Ernest Gagnon au piano, mais à coup sûr il fait plus mauvaise figure dans les journaux : il plaisante plus lourdement et a plus méchant style."

Je suis las de citer, et mes lecteurs doivent être satisfaits. Pourtant, puisque le nom de M. Ernest Gagnon s'est trouvé sous ma plume, il sera amusant de voir comment M. Fabre l'a jugé. Avec sa voix fausse et flutée, il ne juge pas seulement les politiques et les écrivains, mais encore les artistes. Voyez :

M. Ernest Gagnon.

HIER.

" M. Gagnon est un artiste délicat et fin, un homme d'esprit......etc. etc., etc."

AUJOURD'HUI.

" M. Gagnon est artiste, si toutefois il suffit pour mériter ce titre de jouer du piano tous les jours et de l'orgue tous les dimanches. Il sait autant de musique qu'on en peut savoir lorsqu'on ne l'a point apprise autrement qu'en l'enseignant aux autres. Peu à peu ses élèves l'ont formé, etc., etc., etc."

Si je voulais continuer à feuilleter l'*Evénement*, je pourrais allonger ce chapitre outre mesure. Mais il faut en finir avec ce personnage, auquel 'ai peut-être donné déjà trop d'importance.

Qu'il aille donc en paix ! En paix surtout avec lui-même, puisqu'il y a en lui deux hommes qui sont toujours aux prises.

JEAN PIQUEFORT.